



REVUE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN-KARDEC

38^e ANNÉE

N^o 1.

1^{er} JANVIER 1895.

AVIS : Nos abonnés sont priés d'adresser à M. P.-G. Leymarie leur abonnement pour 1895, en un mandat-poste, s'ils ne veulent pas d'interruption dans l'envoi de la *Revue spirite*.

Les séances du vendredi, en janvier, auront lieu les 11 et 25, à 8 h. 1/2.

A nos correspondants de l'Europe, des deux Amériques, de l'Australie, de la Syrie, du Bengale, de Java, de l'Afrique, nous adressons nos vœux fraternels de bonne année; nous désirons que tous les spiritualistes soient unis par l'esprit de recherches scientifiques.

A nos amis spirites de toutes les régions, à tous nos lecteurs, nos souhaits bien sentis pour 1895; que la tolérance et la justice règnent dans leur maison, que l'union soit la règle de la famille.

UN 21^e DIALOGUE SUR JESUS

En 1874 et 1875, dans une circonstance que nous signalerons, nous eûmes, forcément, de longues heures pour méditer; nous pensions alors à nos enfants, à ceux de tant de familles spirites qui ignorent une foule de choses essentielles! et de là cette idée de mettre en dialogues familiers le résultat de nos études et de nos lectures.

Nous avons ainsi créé près de trente dialogues, pages oubliées depuis vingt ans, lorsqu'un ami, en nous voyant remuer des paperasses poussiéreuses, eut l'idée d'ouvrir un paquet et de lire les préliminaires du premier

dialogue ; intéressé, il emporta le tout et me déclara ensuite, que ces trente dialogues contenaient ce qu'il cherchait depuis longtemps pour ses enfants, un code d'instructions familières et instructives.

Depuis, ce lettré et d'autres chercheurs nous demandent l'impression de ces dialogues ; ils sont sous presse. Or, cet ami est revenu hier, me priant d'insérer notre 21^e dialogue, comme réponse aux opinions formulées par Emmanuel Vauchez sur Jésus, dans son œuvre intitulée *La Terre*.

D'autres abonnés de la *Revue* ont été surpris qu'un spirite tel que Vauchez, formulât son jugement, d'après le *Discours Vérable* du médecin *Celse*, retrouvé dans la réponse que lui fit Origène.

Ce médecin du 1^{er} siècle fut aussi dur et injuste pour Jésus et les chrétiens que le sont actuellement pour les spirites la plupart de nos docteurs et de nos magistrats.

En 1894, pensons-nous sur Jésus comme il y a vingt ans ? Sans doute mais nous aurons à présenter quelques réserves que le volume sur les dialogues contiendra.

Dans les 19^e et 20^e dialogues, le père, la mère, le fils aîné Paul âgé de 17 ans, sa sœur Jeanne qui avait 16 printemps, Georges 13 ans et Marie 12 ans, pour accuser la différence profonde qui existe entre Jésus et tous les autres révélateurs, avaient réuni les documents qui les concernent avec les traits distinctifs qui caractérisent les nations auxquelles ils se sont adressés ; le 20^e dialogue contient une enquête sur les Indous, les Hébreux, les Persans, la Chine avec Confucius et Lao-Tseu, après avoir effleuré Orphée, Hésiode, Homère, Pythagore et Socrate. En somme, les six personnes sus-nommées retrouvent dans l'Inde, la Perse et la Grèce, ces peuples initiateurs, l'identité réelle d'une âme commune, car tout s'enchaîne dans l'univers et sur chaque monde.

Le 21^e dialogue continue cette discussion documentaire, le voici :

21^e DIALOGUE.

PAUL. — Avant-hier j'entendais dire à un savant, à un égyptologue, que tous les peuples européens ont demandé leur initiation philosophique à l'Égypte, cette vieille majesté, cette grande maîtresse de la mort ; la Grèce par ses grands génies, ajoutait-il, avait interrogé le prêtre égyptien, lui prenant ses dogmes, ses énigmes, ses symboles, ses purifications et ses grandes fêtes, ses jugements continuels des morts et même ses pleureuses.

Il terminait ainsi : les Juifs, les Phéniciens, les Chrétiens qui tous ont marqué leur horreur profonde pour l'Égypte, ont calqué tout simplement et sans y rien retrancher sa trinité et le décorum habituel de son sacerdoce.

Ces peuples ont voulu ridiculiser la bonne institutrice et l'enterrer, tout

en s'embarquant dans le sillage continu de son calendrier et de ses dogmes.

Jésus revenant en Judée à l'âge de 30 ans, après avoir séjourné en Égypte, était l'élève des prêtres de ce pays dont il a rendu les conceptions sous une autre forme.

JEANNE. — Quelques auteurs modernes ont imité ces anciens peuples, car, après avoir beaucoup emprunté aux littérateurs anciens, ils ont la faiblesse humaine de cacher ces noms, de crainte d'un parallèle entre leurs plus belles pages et celles des Maîtres; on n'aime pas à se rappeler ceux à qui l'on doit beaucoup.

LE PÈRE. — Dans l'enseignement de Jésus il y a, condensées, toutes les données morales des vieilles religions; mais cet enseignement est tout autre comme portée sociale et comme conception de l'avenir; c'est un fait incontestable.

L'Égypte est un grand livre mortuaire; sa vallée est une procession de tombeaux, une longue rue funéraire où chaque crypte, couverte de figures idéographiques énigmatiques et de symboles, raconte l'histoire de la famille du Cophte, de l'immense travail accompli pendant six mille ans pour assurer au père et à la mère la seconde vie du sépulcre.

Le but principal, sous un ciel embrasé qui fend le roc, fut d'économiser assez pour être embaumés à deux; ils étaient ensemble dans la vie et se complétaient; ils seront une seule et même âme dans l'autre monde.

LA MÈRE. — Remarquez, mes enfants, que les caractères idéographiques sacrés des Egyptiens, les hiéroglyphes, furent connus des prêtres seuls; pendant l'espace de trente siècles, leur symbolisme fut une lettre morte pour la masse populaire qui adorait Isis, cette représentation de la nature.

Cette mère féconde était sur cette terre rappelée à l'esprit par la femme fidèle, la reine du foyer.

Isis était mère du dieu Osiris; la croyance générale était celle-ci: l'âme la meilleure ne peut arriver à une seconde naissance qu'à travers une série de transformations laborieuses; l'âme maudite est gardée par des Esprits malfaisants, à la tournure bestiale.

LE PÈRE. — Comme on s'est plu à le dire et à le professer, l'Égypte n'eut pas de croyances impies et insensées. Avec une foule de traducteurs éminents, Bunsen a dit: « Quiconque a médité sur les mystères de la création et particulièrement sur les mystères de l'Esprit, qui n'ignore pas, à ce sujet, les réflexions et les idées des plus grandes intelligences des temps passés, contempera avec respect, comme représentant les aspirations les plus pures des instincts de notre race, ce vieux culte qui se relie en même temps à toutes les vérités religieuses. »

Ce vieux culte, à travers les transformations religieuses qui se sont succédé jusqu'à nos jours, n'est pas moins soudé à la foi spiritualiste moderne, au Spiritisme, cette espérance de l'avenir.

Je le répète, il y a un vieux fond de sagesse humaine dans cette antique religion, mais les prêtres d'Isis n'ont jamais eu les grandes idées de Jésus ; dans leurs dogmes ne se retrouve pas la portée des paraboles du Christ.

JEANNE. — Nous avons parlé de Rome et dit à peu près tout ce qui se pouvait rapporter à la thèse que nous avons à traiter ; nous savons que la grande cité, héritière de tous les cultes des peuples asservis, honora le principe qui les avait créés en adoptant l'évocation aux mânes, héros ou démons.

Georges qui a transcrit un passage des auteurs latins, sur ce sujet, devrait bien nous le lire.

GEORGES. — « Ces héros, mânes ou démons, habitaient un espace compris entre la terre et le globe de la lune.

« C'est un séjour, disaient-ils, où règne une longue et profonde paix, plein de chants et de chœurs divins. Leurs yeux ne sont plus offusqués par les ténèbres de la chair, ils voient d'une pleine vue le beau ; ils jouissent d'un bonheur sans mélange ; ces âmes prennent en pitié les âmes de leurs parents qui s'agitent encore sur la terre et, par affection pour elles, consentent à les assister, à les relever de leurs chutes. Dieu a voulu qu'elles vinssent souvent sur la terre, qu'elles se mêlassent aux hommes pour aider les bons et punir les méchants. »

PAUL. — Cette trace de la grande doctrine se retrouve partout à cette époque. La religion druidique, celle des Gaëls ou Gaulois, ces descendants directs des Aryas, mérite bien que nous en disions quelques mots, avec votre assentiment.

Dans leurs *triades*, ou dogmes, nous trouvons ces pensées : « Tout être, excepté Dieu, a un commencement, mais aucun être n'aura de fin ».

« Tout être a reçu de Dieu une individualité absolument distincte de tout être, un influx, un génie propre... une vocation personnelle. »

« Trois conditions sont nécessaires à la vie ou influx :

« 1^o Un œil qui sache voir la nature ;

« 2^o Un cœur qui sache la sentir ;

« 3^o Un esprit qui l'ose suivre. »

En quelques mots, je vais condenser les notions principales de leur philosophie :

« L'être, au moment de sa création, n'a pas conscience des dons qu'il porte avec lui, à l'état latent ; il est créé au plus bas degré de toute vie, puis

il monte de degré en degré, de la matière inorganique à la matière organisée; sa conscience s'éveille, il est homme. »

« *Quand ma création s'accomplit, je ne naquis point d'un père, d'une mère.* »

« La mort et la perte de la mémoire sont des maux nécessaires dans Obred (l'abîme ténébreux); sans la délivrance accomplie par la mort, et sans la perte de la mémoire à la mort, le mal serait toujours sur l'être qui s'y est livré; la mort nous délivre du mal même, mais non de l'effet du mal. »

« Le mal est une diminution de l'être; qui a diminué son être retombe, après la mort, dans une vie moindre; il est obligé de recommencer le cours de la hiérarchie. »

« Le plus grand péché, après l'orgueil, c'est le péché du mensonge. Si l'homme fait des progrès dans la vie présente, il monte les degrés d'Obred; il échappe même au cercle du mal s'il est parvenu au plus haut point de science, de force, de bien; alors il atteint Gwinfid, le cercle du bonheur, le monde lumineux. »

« L'homme parvenu au bonheur suprême, ses instincts, ses réminiscences, ses pressentiments s'éclairent; il ressaisit le souvenir de toute chose jusqu'à son éclosion première; sa pleine connaissance rend désormais le mal impossible. »

LE PÈRE. — Tu as bien fait, Paul, de nous remémorer ces belles pensées, si généreuses et si profondes; nous sentons que toutes ces choses importantes avaient besoin d'être illuminées par l'amour; c'est ce que *Jésus* a fait d'une manière complète; c'est ce que le Spiritisme continue en nous dotant de l'esprit de justice.

LA MÈRE. — Telle était la philosophie des druides (elle était grandement spirite), celle des Gaulois, ces soi-disant barbares, qui après avoir fait crouler l'Empire romain sont venus se mettre à la tête de l'humanité pour constituer la France.

GEORGES. — On dirait qu'une intuition du passé attire la foule auprès du monument celtique du cimetière du Père-Lachaise (Paris), monument qui abrite le buste d'Allan Kardec et les restes de son corps.

C'est l'emblème de la Triade sur les restes mortels d'un grand penseur.

MARIE. — On a dit, maman, que ce tombeau était un lien entre le passé et le présent.

LE PÈRE. — Oui, mignonne, c'est un lien puissant qui évoque le souvenir de trois mille années; il rappellera aux générations futures qu'Allan Kardec, par sa méthode puissante, analogique, expérimentale, est venu pour compléter trente siècles attardés, qui, de nos jours, ont fait irruption avec une optique nouvelle.

Les sciences modernes nous révèlent des monuments enfouis, oubliés;

elles ressuscitent des langues, des religions et plusieurs mondes primitifs qui viennent juger notre civilisation avec sévérité.

L'antique et primordiale croyance spirite vient condamner dix-huit siècles de sciences sottes ou stériles : elle veut unir ces deux sœurs, ennemies aujourd'hui : *La science et la conscience*.

En remettant la justice éternelle sur la base historique, naturelle, pleine de solidité, la philosophie spirite la montre identique à tous les âges de l'humanité.

LA MÈRE. — De l'Inde védique jusqu'à nos jours, la grande doctrine descend comme un torrent de lumière, de droit et de raison, auquel le moyen-âge fut étranger.

Après les Védas, la Perse, l'Égypte, la Thémis des Grecs et la rénovation du Christ qui synthétise le passé et prévoit les âges futurs, Allan Kardec eut cette glorieuse mission de prendre la loi de Jésus en main, c'est-à-dire : la justice de Dieu ; à cette héritière légitime, il ouvre le domaine de nos âmes jadis enfiévrées, mais relevées et apaisées aujourd'hui après s'être abreuvées largement aux sources de la raison, de la logique et de la vérité.

LE PÈRE. — Honneur aux écoles indianistes d'Angleterre, d'Allemagne, de la France ; glorifions ces hommes remarquables nommés William Jones, Colebrooke, Wilson, Max-Muller, Lassen, Schlegel, Chézy, les trois Burnouf, Jacquemont, Anquetil-Duperron, Rosen, Stevenson, Langlois, Khun, Baudry, Gorresio, Fauche, Champollion, Caillot, etc.

Le monde que ces esprits éminents nous a révélé est l'aurore de l'intelligence humaine, représentée par des types simples, touchants et bons, qui voulaient la famille *féconde et non stérile*, comme l'a exigé l'ascétisme du moyen âge.

Aussi malgré l'énorme distance qui nous sépare de l'Inde des Védas, de l'Iran de l'Avesta, la trame universelle ourdie par nos aïeux, avec leur cœur et leur pensée, s'unit intimement à nous en passant au-dessus des dogmes qui veulent anéantir la filiation divine.

Nous continuons cette trame sans nous en rendre compte, et malgré les foudres impuissantes des théocraties, notre âme croit à son immortalité, à la réincarnation, sa sauvegarde.

Par cette faculté de renaissance en des vies successives, notre individualité défie le temps et l'espace.

PAUL. — Cela est vrai, mon père ; les bibles humaines avec leurs formes diverses, écrites librement sur la pierre, le papyrus, les stelles, les barils en terre cuite de l'Assyrie, disent plus à l'esprit que toutes les phrases alambiquées des livres.

Ces signes informes nous portent l'âme de l'humanité à travers une

longue série de siècles, cette âme magnanime dont notre intelligence se nourrit aujourd'hui.

JEANNE. — Après cette revue rétrospective, que nous reste-t-il ? Un Révéléateur, le premier parmi les premiers, qu'on le fasse venir des mondes supérieurs qui nous entourent (et nous abondons dans ce sens), ou qu'on le tire, comme un simple mortel, du milieu de la multitude terrienne.

Ce que nous savons bien, c'est que le vrai fils de Dieu, comme nous tous, qui a pu, dans une série d'existences, gravir tous les degrés de l'échelle progressive des êtres et devenir un pur Esprit, a compris mieux que nul mortel parmi ceux qui l'ont précédé, ou qui lui ont succédé, tout ce qui se reflète dans l'amour éternel.

Christ savait aussi ce que voulaient et ce que veulent encore les Esprits généreux qui s'incarnent sur toutes les terres habitées ; ces intelligences supérieures se prêtent la main et s'entraident à travers les espaces incommensurables des cieux.

LA MÈRE. — Nous sommes satisfaits de vos déductions sages et rigoureuses, chers élèves.

Nous savons que Jésus nous a voulus libres, capables de former une unité matérielle et intellectuelle ; il nous faut atteindre ce résultat pour monter jusqu'à lui, plus près du Père de tous les hommes, et conséquemment de toutes les humanités disséminées dans l'univers.

Pour mieux s'unir à nous, car rien ne s'obtient sans sacrifices, Christ a voulu fondre sa grande personnalité dans la nôtre ; *les petits*, pour graviter, ont besoin du secours que leur offrent *les Grands cœurs*.

Les forts, qui habitent l'espace, sont fiers de nous apporter, comme Jésus, un concours actif, puissant, qui féconde la voie douloureuse que nous suivons.

Toutes les sphères où la souffrance est le stimulant des faibles qui ont besoin d'énergie, reçoivent la visite des Esprits qui ont acquis la volonté, le savoir, une haute moralité.

LE PÈRE. — Oui, ma douce institutrice, cet Esprit venu librement parmi nous était supérieur à tous les incarnés de son temps (par les vertus que nous devons posséder aussi, et ce but serait impossible à atteindre si l'on écoutait ses détracteurs), autant qu'il l'est de tous nos savants officiels du XIX^e siècle.

Parmi tous les hommes remarquables de ce temps, en est-il qui puissent être désignés comme ayant le caractère, le désintéressement, la charité du Christ ? Est-il aujourd'hui un homme remarquable qui personnifie l'amour si profond de Jésus pour l'humanité, cet amour qui est la photographie exacte de cette parole : *Jésus reflète l'amour éternel* ?

Les vérités énoncées par ce révélateur n'ont pas le vernis des œuvres académiques, si brillantes par la forme, si vides quand on veut les dépouiller de leur costume d'apparat ; ce sont des vérités de l'ordre moral qui rayonnent avec une puissance extrême, avec lesquelles on fera reculer l'ignorance pour la bien détruire ; l'ignorance, cette faiseuse de miracles et d'âmes serviles, qui devient une *grâce d'état* dans la bouche de celui qui veut représenter Dieu du haut de son infaillibilité.

LA MÈRE. — *Sursum corda* ; élevons nos cœurs vers Dieu, âmes qui avons acquis la volonté.

Le fils de l'homme, venu par les organes d'une femme, était en effet pur de toute souillure, croyez-le bien ; ce qui avilit, ce n'est pas la chair, matière neutre et inintelligente, mais l'esprit qui l'anime.

Christ, cet Esprit supérieur, apportait en s'incarnant dans un organisme matériel, *le sentiment moral* cette source de purification de toute chair.

C'est bien là une conception sans péché, vierge de tout alliage impur, bien supérieure à la fable de la femme sans péché, qui enfante sans douleurs et par la seule volonté du St-Esprit, sans contact humain.

LE PÈRE. — La grande loi morale remplace ici le mythe antique, la légende qui chasse du temple le chercheur. L'observateur se refuse à la foi sans contrôle et récuse les crédulités trop primitives.

LA MÈRE. — Dans un creuset, au milieu de matières brutes, sans valeur, soumises à la fonte, ajoutez un lingot d'or ; soyez certains que le chimiste saura bien le retrouver au milieu de l'alliage impur, et plus brillant que jamais. L'âme du Christ, en s'incarnant, était semblable à ce lingot d'or ; Dieu a bien su l'y retrouver et après dix-huit siècles, l'humanité l'en détachera toujours plus, en allant à la conquête du vrai.

L'incarnation du Christ est donc, en réalité, la transfusion de l'Esprit dans la chair, à l'aide d'un fait naturel, nécessaire et non miraculeux ; c'est un fait divin, sublime dans ses conséquences, quel que soit l'Esprit qui s'incarne.

Comme le nouveau-né qui souffre et vagit, en aspirant pour la première fois de l'oxygène pur, et qui doit être soutenu pour bien se développer, l'*humanité-enfant* cherche la main secourable ; elle suit sa voie en trébuchant.

La famille soutient les individualités corporelles, le fait moral acquis ; mais l'Esprit général de l'humanité est relevé, à certaines époques, par les grands missionnaires de l'erraticité.

Comme par l'attraction, les planètes et les soleils sont solidaires, les humanités terriennes ont entre elles des rapports que nous découvrirons par là suite en progressant, et si nous savons mériter par le travail.

LE PÈRE. — Ce qui suit est une vérité essentielle :

Si la maternité est une délégation divine, une fonction instinctive, par laquelle l'entité éternelle veille sur ses créatures, cette vérité est le corollaire de celle-là : dans l'ordre moral, la tutelle du père n'est pas un vain mot ; la maternité n'était que générale dans l'ordre matériel, et nous allons la voir s'individualiser de plus en plus, dans ce qui peut tendre à bien développer l'intelligence de la créature.

L'Éternel sent le plus léger ébranlement de tous les cœurs ; la conscience du plus petit lui est ouverte, comme l'est le grand livre de la nature. Pour cela, que lui faut-il ? un lien fluide, qui rattache l'être le plus infime au principe qui le fit naître pour une fin prévue, voulue, qui est pleine de douces espérances et grandement rémunératrice de ses efforts.

PAUL. — Je suis certain, mère, que tu as encore des pensées bonnes à nous faire connaître.

TOUS. — Donne maman, donne toujours, imite le bon Dieu.

LA MÈRE. — Je m'exécute avec plaisir, petits démons, ou Daïmos incarnés qui me tentez.

JEANNE. — Les Daïmos, les petits Dieux rendent justice au mérite ; la tentation est si naturelle !

LA MÈRE. — J'ai réfléchi que sous toutes les histoires invraisemblables dont on berce l'enfance humaine, que sous ces contes puérils qui emmâillottent la parole de vie, l'homme retrouve finalement, à l'aide de son intelligence, la volonté divine exprimée d'une manière textuelle ; notre esprit s'agrandit ainsi, selon la volonté de nos guides spirituels.

Quelques critiques ne pourront jamais éteindre cette lumière que le spiritisme augmentera infiniment ; ils seront impuissants à nous voiler le dernier cri d'amour du Christ, ce fils de Dieu, qui en rendant à la terre le sang et l'organisme qu'il lui avait demandés pour sa mission temporaire, s'écriait, étant cloué sur deux troncs en croix : « Mon Dieu, pardonnez-leur ! » Il avait raison car il pensait à ses frères, fils de Dieu comme lui.

PAUL. — Il eût été fâcheux pour nous, de ne pas entendre ta belle pensée, mère.

Il est à croire que les négateurs de l'apparition du Christ parmi nous voudraient, comme saint Thomas, mettre le doigt dans ses plaies, posséder un lambeau de sa chair, quelques grammes de son sang et soumettre le tout à l'analyse chimique ! Après l'expérience ils pourraient peut-être avouer que dans ces fragments d'organes, il y avait quelque chose. »

MARIE. — Les négateurs croient bien à la grandeur du soleil, à son enveloppe rayonnante, puisqu'ils déclarent qu'elle est une immense enveloppe d'oxygène. Cependant, ont-ils touché le soleil ?

JEANNE. — Tu as raison Marie, je vais compléter ton idée : avec un

instrument nommé *spectroscope*, qui se compose de deux lunettes, dont l'une porte un micromètre, ou appareil adapté aux lunettes, et qui sert à mesurer les petites dimensions des lignes, on analyse toutes les substances qui brûlent dans le soleil, ou tout autre corps lumineux.

MM. Kirchhoff et Bunsen, sachant qu'un prisme en quartz yalin, ou cristal de roche a la propriété de disperser les rayons lumineux (ou double réfraction de la lumière), ont inventé, créé un spectroscope qui a un micromètre, et que plusieurs prismes séparent.

Ainsi, un fer rougi à blanc, tenu à de grandes distances, dont le rayon passe par la lunette du spectroscope, est divisé à l'intérieur de l'instrument par le prisme en cristal; il donne des raies brillantes, en long, qui ont une couleur spéciale caractéristique. Chaque métal ou gaz qui brûle, donne les raies longitudinales qui lui sont propres, qui en déterminent la nature chimique.

Comme l'observation des flammes et des corps lumineux n'est pas entravée par la distance, on étudie dans le spectroscope, la lumière des étoiles, celle de tous les corps sidéraux; on a trouvé que dans le soleil, il y avait les mêmes corps répandus à la surface de la terre, tels que le sodium, le fer, le zinc, le calcium, le magnésium, l'hydrogène, etc., etc.

MARIE. — Où veux-tu donc en venir, Jeanne ? (1)

JEANNE. — A cette conclusion : que si les observateurs analysent à des distances prodigieuses la nature intime d'un astre, nous avons bien le droit, sur les traces laissées par un homme célèbre, par ce corps lumineux, ce soleil nommé Jésus-Christ, de chercher quelle est la valeur de cette âme puissante, et celle de l'impression si durable de son rayonnement.

Notre spectroscope moral doit avoir pour nous autant de valeur que celui de MM. Kirchhof et Bunsen; notre analyse mérite le respect.

(1) *Remarque* : M. Janson a inauguré, à l'observatoire de Meudon, une étude spéciale des phénomènes atmosphériques et astronomiques, auxquels il a voué sa science consommée; c'est dans ce but qu'il a créé un observatoire sur le mont Blanc, le plus haut de l'Europe, à 4.810 mètres d'altitude, et aux Grands Mulets, à 3.050 mètres d'altitude; il a voulu, que l'on y étudiât mieux l'analyse spectrale et la chimie physiologique.

Son élève, le Dr Maurice de Thierry, un spécialiste des plus distingués en ces matières, a gravi ces deux points élevés, en septembre 1894, pour soumettre, par une atmosphère moins dense que dans la plaine ou nos collines parisiennes, certains corps célestes au scrutin révélateur de l'analyse spectrale, et obtenir aussi le spectre des corps gazeux.

A ces altitudes de 4.810 mètres, l'air est si raréfié qu'on y ressent une oppression pénible, que l'appétit fait défaut, qu'on y éprouve un sentiment de débilité qui neutralise la volonté active. Tout y est solitaire, il y a absence de végétation, ni oiseau ni insecte; l'éther y est d'un bleu profond, indigo et arrondi en coupole. C'est pourtant dans ces lieux désolés, aux neiges éternelles, aux tempêtes terribles que la science va recueillir des observations rigoureuses, pour nous donner des éléments plus complets de la vérité.

GEORGES. — La lumière étant le messager des soleils, notre conscience et notre raison doivent être les prismes qui font mieux ressortir Jésus, ce grand messager des âmes, en dessinant toutes les couleurs intelligentes qu'il reflète.

MARIE. — Notre cousin, Charles Leymarie, me disait que la personne qui pose en photographie a son image transmise sur la plaque sensibilisée, laquelle est un écran; je pense donc que les rayons lumineux se dessinent aussi sur un écran.

JEANNE. — Sans doute, mignonne; un chimiste analyserait même la substance lumineuse matérielle qui s'est déposée sur la plaque sensibilisée.

GEORGES. — Charles Leymarie a ajouté que nous ne connaissions qu'une infime partie de tout ce que contenait un rayon lumineux.

JEANNE. — Toutes vos observations sont utiles, mes frères, elles aident à comprendre cette merveille : l'analyse des substances qui brûlent dans les lampes des cieux, auxquelles le Grand-Esprit a donné un merveilleux pouvoir éclairant.

Dieu est toujours auprès de nous; la distance n'existe pas pour lui, et chaque rayon lumineux représente son amour infini; la nature, vivifiée par lui, démontre sa puissance et sa bonté toute paternelle.

LA MÈRE. — Je pense très bien, dites-vous; avouez que vous définissez on ne peut mieux l'ordre d'idées qui fait le sujet de nos dialogues.

Je m'étais arrêtée à cette parole du Christ : « Mon Dieu, pardonnez-leur ! » je vais terminer ma pensée par deux autres considérations :

Jésus-Christ connaissait bien l'humanité de son temps, race arriérée, moins éclairée que les hommes agressifs qui discutent actuellement de la personnalité de ce révélateur, et qui ne crut en lui que par le témoignage de ses sens; le Fils de l'Homme scella sa vie par le sacrifice du gibet.

Aujourd'hui, nier l'importance de cette vie d'épreuves, rejeter cette mort sublime et la portée de cet enseignement divin, tellement il est supérieur à nos conceptions, c'est se châtier soi-même; c'est se donner un brevet d'incapacité intellectuelle, que de ne pas avoir l'intelligence de ce dévouement, que de ne pas comprendre la grandeur de cette existence.

Enfants, croyez; enseignez qu'il n'y a pas de distance et d'éloignement absolu, l'analyse spectrale en est la preuve. Nos facultés, notre puissance visuelle vers l'infini, sont mesurées par le développement moral que nous avons acquis; les millions de lieues qui nous séparent du soleil ne sont effrayants que pour nos sens imparfaits.

PAUL. — A notre époque, la vapeur et l'électricité décuplent notre puissance; la mort qui ne nous effraye plus nous donne, par le complet dégagement de l'Esprit, un pouvoir de locomotion qui supprime l'espace. Les habi-

tants de l'erraticité n'ont eux-mêmes pas de termes à notre portée et selon notre entendement, pour nous pouvoir expliquer leur état actuel; dans nos rapports avec eux, cette difficulté essentielle se fait toujours sentir.

Je n'ai pas le désir de m'éloigner des miens, je les aime et ils me le rendent à usure; cependant j'envie les Esprits qui peuvent embrasser le résultat moral de toutes leurs existences, lorsque, libres et n'ayant plus à lutter avec l'enveloppe matérielle, le souvenir renoue cette succession de vies. Combien cette puissance doit être pleine d'impressions inattendues? Combien ce panorama indéfini doit nous faire palpiter par la multiplicité de ses aspects?

LE PERE. — Aussi, mon fils, nous faut-il prouver ces vérités avec un grand calme, avec beaucoup de sagesse, sans chercher à froisser celui qui ne sait pas, et ceux qui se refusent à admettre ces réalités de nos vies terrestres et célestes.

Appliquons-nous à bien démontrer que les mondes ne sont que de simples individualités, et que, semblables aux humains, ces mondes, planètes ou soleils, doivent avoir entre eux des rapports constants, que nous pouvons diviser en trois sortes :

1° *Rapports intellectuels.*

2° *Rapports physiques.*

3° *Rapports moraux.*

Les rapports intellectuels sont intermittents, mais nous en avons la conscience; c'est la vie fluide de relations, autrement dit : c'est la révélation faite aux terres moins avancées, par les planètes supérieures qui leur envoient des missionnaires du progrès.

Les rapports physiques sont insensibles, il est vrai, mais ils se perpétuent sans jamais cesser, à l'aide de l'attraction.

Or qu'est-ce que l'attraction, sinon la lutte de deux forces constantes qui s'équilibrent? La force centripète celle qui attire vers le centre, et la force centrifuge celle qui tend à repousser, à éloigner du centre, sont la conservation et l'harmonie de l'univers.

Les rapports moraux sont liés aux rapports intellectuels. L'âme qui est le lien de tous les corps, grands ou petits, disséminés dans l'éther et sur les planètes, peut dans son libre arbitre les briser ou les retenir.

Cet acte-là est une simple affaire de moralité individuelle, les mondes étant considérés comme des individus complets.

Si l'âme crée les rapports entre les hommes d'une même famille, de plusieurs familles entre elles; si cette âme réunit tout un peuple dans une même pensée, et si cette pensée devient commune à tous les habitants de la terre, l'âme de la terre aura acquis une grande puissance.

Toutes les terres de l'espace peuvent s'unir dans un but commun, par la communion de pensées.

Les révélateurs unissent les mondes entre eux.

Donc tout est lié dans l'univers, en vertu de l'amour infini.

Toutes les relations de globes à globes, d'humanités à humanités stellaires, expriment la vie universelle ; c'est-à-dire, autant qu'on peut l'énoncer avec notre langage, que ces relations deviennent l'harmonie générale formulée par l'Architecte des cieux.

PAUL. — Père, il me semble que la terre et ses habitants arriérés, sont régis par un dur égoïsme, par un personnalisme qui est encore bien marqué ; conséquemment, la terre ne peut avoir que des rapports bien limités avec les autres astres plus avancés.

LE PÈRE. — N'oublie pas, mon fils, que les hommes ont toujours un droit inaliénable, celui d'étendre et de développer cette puissance nécessaire de relations ; ils n'ont qu'à vouloir progresser afin de mériter cette acquisition de puissance qui est à leur portée.

GEORGES. — Ce droit est semblable à celui de l'élève de huitième dans un lycée, qui, des premiers rudiments du français et du latin cherche à passer dans les classes plus avancées. Par l'étude il cherche à nouer des relations avec les divisions supérieures, et son savoir, sa volonté, lui feront atteindre ce but définitif qui lui semble le comble du bonheur.

MARIE. — Être avec les grands, je connais ça. Les grandes personnes telles que Jeanne, quand nous sommes aux Tuileries, sont semblables à un soleil ; elles nous regardent avec pitié, en nous appelant : *les petites* ! Quand elles daignent nous admettre à leurs jeux, c'est qu'elles jouent leur rôle de *Mesdames la protection* ; et nous, point fières, nous sommes heureuses d'être les préférées.

Nous remplissons notre emploi de planètes, de satellites des grandes étoiles de 15 ans.

JEANNE. — La voyez-vous cette mignonne bien-aimée, jeter sa pierre dans notre jardin avec son sourire et sa douce voix ? Mais je suis une grande et je raconterai le fait à nos étoiles, comme Marie les appelle ; notre élève a tout ce qu'une planète peut contenir de fine malice.

LA MÈRE. — Egayez-vous, mes enfants, le rire fait du bien, surtout lorsqu'on le mêle sagement aux choses instructives.

Désormais la révélation, ne sera plus chez nous considérée comme un mystère, mais comme une loi sage et prévoyante dans l'ordre moral, autant que peut l'être dans l'ordre matériel, celle qui, par chaque battement des valves de notre cœur et chaque aspiration, fournit à notre sang l'oxygène nécessaire pour le bien hématoser.

MARIE. — Mère, définis-moi bien le mot : Hématoser ?

LA MÈRE. — Le sang que le cœur envoie dans nos poumons est noir et impropre à la vie ; l'acte de l'aspiration, conduit l'air oxygéné sur ce sang noir qu'il *hématose*, qu'il transforme aussitôt en sang rouge et mousseux, propre à pénétrer dans nos artères et à nourrir nos organes.

Je me reprends : à l'apparition de Jésus sur la terre, le sens moral des nations s'affaiblissait, le cœur de l'humanité ballait faiblement ; faute de notions pures, il n'avait que de bien faibles pulsations.

A ce moribond qui avait perdu son équilibre, pour trop avoir donné à la matière, le Christ apportait l'idéal, le sentiment qui lui faisait défaut, ce fluide tout-puissant, qui peu à peu l'a fait naître à une nouvelle vie ; à Jésus, ce ressuscité demande de nouvelles forces ; après dix-huit siècles d'attente il veut à nouveau être *hématosé*.

Le spiritisme est le messager qui vient vivifier à son tour les générations nouvelles et mieux leur expliquer la mission du grand révélateur.

Christ, pour les hommes conscients, pour les penseurs qui sont libres est le représentant de l'esprit de solidarité universelle ; il est aussi la personification complète de l'amour de Dieu pour ses créatures, il est le représentant attitré de son esprit de justice.

LE PÈRE. — Le Spiritisme va nous rendre plus virils ; il nous donnera ce pouvoir de supporter une dose toujours plus forte de justice, de vérité et d'amour.

L'humanité va passer de l'âge adulte à l'âge mûr, période heureuse pour elle, puisque, régénérée moralement, toutes ses forces jadis perdues tendront à la conquête de l'avenir entrevu.

PAUL. — Je me rappelle un passage de Pétrarque, poète qui haïssait l'incrédulité des averroïstes de son temps, en 1350 : « Pour moi, disait-il, plus j'entends décrier la foi du Christ, plus j'aime le Christ, plus je me raffermis dans sa doctrine. Il m'arrive, comme à un fils dont la tendresse filiale se serait refroidie, et qui, entendant attaquer l'honneur de son père, sent se rallumer dans son cœur l'amour qui paraissait éteint. J'en atteste le Christ, souvent les blasphèmes des hérétiques, de chrétien m'ont fait très chrétien. »

Permettez-moi une réflexion :

Il y a toujours eu, à toutes les époques, des Lamettrie et des d'Holbach semblables à ceux du XVIII^e siècle ; seulement Averroès qui vivait à Grenade, en 1150, fut un disciple de Nestorius, évêque d'Antioche, qui croyait en Dieu mais récusait Marie, comme mère de Dieu éternel et tout-puissant lequel ne peut avoir une mère.

Il prouvait que la vierge Marie pouvait être nommée *la mère de l'humanité*

du Christ, humanité aussi distincte de sa divinité que l'est un temple du Dieu que l'on adore.

Il prêchait ainsi, à Constantinople, en 427 de notre ère, l'empereur l'ayant nommé évêque de cette ville; ses adeptes ont surfait son incrédulité, pour voiler leur matérialisme à l'ombre d'un grand nom.

LE PERE. — Avez-vous lu Daphnis et Chloé, traduction de Paul-Louis Courier?

LA MERE. — Oui mon ami; dans cette bleuette il y a, sous l'aspect bucolique (poésie pastorale), un véritable chef-d'œuvre, plein de goût, d'art et d'intelligence, qui nous représente le plus parfait état de la société, quatre siècles avant J.-C.

LE PERE. — Tu as raison mon amie; mais, si dans cette histoire poétique le paysage est charmant, avec des lignes pures, je trouve, tout à côté, comme repoussoir, des parents réputés alors comme très honorables, très honnêtes gens dans leur cité, qui abandonnent leurs enfants de gaité de cœur; il était admis alors qu'on pouvait les exposer au loin comme des objets inutiles.

Ainsi les uns convenaient qu'ils avaient assez de famille, les autres qu'ils n'avaient pas assez de fortune pour les bien élever, et tous comptaient peu ou pas du tout sur des cœurs assez humains pour les recueillir.

C'étaient là des infanticides anodins, à la grecque, qui prouvent une civilisation dure et inférieure, malgré les grâces et les nymphes dont ce merveilleux poème de Daphnis et Chloé est rempli.

C'est un spectacle affligeant que ces mœurs mises en face des sublimes poésies, des œuvres philosophiques, des arts si raffinés des Grecs.

Et cependant cette coutume était moins barbare, moins terrible que celle des Carthaginois, qui en prévision d'une guerre, brûlaient, en sacrifices aux dieux, des centaines d'enfants qui devaient rendre le Moloch favorable à leur entreprise.

LA MERE. — Ces sacrifices humains n'étaient pas encore abolis complètement en Grèce, puisque un grand nombre d'enfants fut brûlé avant la bataille de Leuctres, trois cent soixante-dix ans av. J.-C. }

PAUL. — Malgré les conditions imposées en 480, av. J. C., par Gelon, roi de Syracuse, en 309, on sacrifia des centaines de petits êtres humains, dans la guerre contre Agathocle.

Selon Diodore de Sicile, on y brûla 200 enfants.

Silius Italicus, poète épique latin du premier siècle de notre ère; Eusèbe historien en l'an 300, et Saint-Augustin, en l'an 400 de notre ère, ont affirmé que ces hécatombes humaines avaient encore lieu de leur temps.

LE PERE. — De ce qui précède je tire cette conclusion, à laquelle je visais :

La venue du Christ avait sa raison d'être; et celui qui disait : « Laissez venir à moi les petits enfants », « aimez-vous les uns les autres, soyez un », apportait des sentiments qui n'étaient pas encore nés à cette époque; il descendait d'une planète supérieure, pour refouler la vieille cruauté si dure aux enfants et que l'on considérait comme les petits des races prolifiques, telles que celles du chat ou du chien.

Ce fait humain, sa parole l'a accompli en développant mieux les sentiments de la famille.

L'antiquité, malgré ses splendeurs littéraires et artistiques, possédait un fond de barbarie atroce; les philosophies si brillantes, si éminemment civilisatrices de l'Orient ne la condamnaient pas.

Il fallut bien qu'un esprit élevé, porteur du rameau de paix et d'espérance vint arrêter ce monde si affiné matériellement, qui avait terminé son cycle; qui était incapable par ses mœurs et ses préjugés de formuler les conceptions divines de Jésus, le plus grand des révélateurs.

LA MERE. — Je vous engage, mes jeunes spirites, à lire souvent l'*Evangile selon le spiritisme* par Allan Kardec, livre précieux, bien consolant, qui vous rendra humbles de cœur, si vous ne l'êtes encore, et plus soumis à ce qu'enseignent les grandes vérités. Ce volume vous donnera des tendances religieuses qui ouvriront votre esprit aux harmonies voilées sous les paraboles de Jésus, harmonies que ne perçoivent pas les vaniteux et qui échappent aux savants bouffis d'orgueil.

Vos âmes sont pures, pleines de dévouement; elles n'ont pas encore été froissées par le dur contact des hommes, et il faut être sérieusement préparé à subir cette rencontre ingrate, en s'identifiant à tout ce qui arme l'homme pour la lutte de la vie.

Rien ne le saurait mieux faire que l'étude des révélations qui tracent notre voie et nous indiquent le but à atteindre.

Ainsi préparés pour le bon combat, vous pouvez subir votre épreuve avec énergie, avec conscience et sérénité.

MARIE. — Mère, permets-moi de lire, dans le livre de l'*Evangile selon le spiritisme*, le passage suivant que je trouve à la page 275 :

« Les paroles de Jésus sont éternelles, parce qu'elles sont la vérité. Elles
« sont non seulement la sauvegarde de la vie céleste, mais le gage de la
« paix, de la tranquillité et de la stabilité dans les choses de la vie terrestre;
« c'est pourquoi toutes les institutions humaines, politiques, sociales et
« religieuses qui s'appuieront sur ces paroles, seront stables comme la
« maison bâtie sur la pierre; les hommes les conserveront parce qu'ils y
« trouveront leur bonheur, mais celles qui en seront la violation seront

« comme la maison bâtie sur le sable : le vent des révolutions et le fleuve du progrès les emporteront ».

GEORGES. — Je lis aussi, page 276 : « Les maximes du Christ trouvent surtout leur application dans l'enseignement des Esprits. Quiconque les connaît est coupable assurément de ne pas les pratiquer, mais outre que l'évangile qui les contient n'est répandu que dans les sectes chrétiennes, parmi celles-ci, combien est-il de gens qui ne le lisent pas, *et parmi ceux qui le lisent combien en est-il qui ne le comprennent pas!* Il en résulte que les paroles mêmes de Jésus sont perdues pour le plus grand nombre... »

PAUL. — A la page 277, il doit y avoir ces paroles : « Jésus entend que la culpabilité est en raison des lumières que l'on possède ; or, les Pharaons qui avaient la prétention d'être et qui étaient en effet la partie la plus éclairée de la nation, étaient plus répréhensibles aux yeux de Dieu que le peuple ignorant. Il en est de même aujourd'hui.

« Aux spirites il sera donc demandé beaucoup, parce qu'ils ont beaucoup reçu, mais aussi, à ceux qui auront profité il sera beaucoup donné. »

MARIE. — J'ai noté deux autres passages, et tout sera dit ; page 285 : « La foi ne se commande pas, elle ne s'impose pas !... Chez certaines personnes, la foi semble en quelque sorte innée, il suffit d'une étincelle pour la développer. Cette facilité à s'assimiler les vérités spirituelles est un signe évident de progrès antérieur ; chez d'autres, au contraire, elles ne pénètrent qu'avec difficulté, signe non moins évident d'une nature en retard. Les premières ont déjà cru et compris : elles apportent en *renais-* sant l'intuition de ce qu'elles ont su : *leur éducation est faite* ; les secondes ont tout à apprendre : *leur éducation est à faire* ; elle se fera et si elle n'est pas terminée dans cette existence, elle le sera dans une autre. »

Enfin, page 311 : « Repoussez impitoyablement tous ces Esprits qui se donnent comme conseils exclusifs, en prêchant la division et l'isolement. Ce sont presque toujours des Esprits vaniteux et médiocres, qui tendent à s'imposer aux hommes faibles et crédules, en leur prodiguant des *louanges exagérées*, afin de les fasciner et de les tenir sous leur domination. »

LE PERE. — On ne peut mieux aider à clore ce dialogue important ; tu as la main heureuse ma mignonne, et l'esprit prompt.

GEORGES. — Marie est une nature affinée, elle devine tout. Quand nous cherchons un objet, immédiatement elle met la main dessus ; comment fait-elle ?

JEANNE. — C'est une aptitude spéciale, une médiumnité inconsciente.

LA MERE. — Elle est guidée par son ange-gardien, notre blondinette.

LE PERE. — Avons-nous rempli le programme de cette longue étude ? nos

arguments en faveur de la révélation ont-ils bien combattu cette opinion relatée dans le dialogue 20 : « que le Christ n'a rien produit, que ses maximes existaient avant lui » ? puissent-ils convaincre nos contradicteurs et détourner de leur but peu fraternel ceux qui sèment la discorde.

Quant à l'*ignorance des désincarnés*, sans les vouloir donner pour plus savants qu'ils ne le sont, chacun d'eux ne sachant que ce qu'il a appris dans ses épreuves terrestres, il n'est pas moins vrai que ces *ignorants* ont donné, à Allan Kardec les éléments des cinq livres fondamentaux de la doctrine spirite.

Ces ouvrages sont traduits dans toutes les langues et lus par une grande partie du monde civilisé, ce qui, pour des ignorants, est un tour de force exceptionnel.

Puissent les lettrés, adversaires de la doctrine spirite, avoir pareil succès dans leurs publications.

LA MÈRE. — Si l'on objecte qu'Allan Kardec était un lettré, nous répondons qu'en 1855, avec son talent, il était peu connu, tandis qu'avec l'aide des Esprits le Maître a pu recueillir le prix de son dévouement absolu à la doctrine du Christ ; ce contact d'un grand esprit a ennobli sa pensée, et l'a rendu si féconde, que des princes de l'Église ont déclaré qu'elle offrait le plus grand des dangers pour les dogmes catholiques, apostoliques et romains.

Ainsi, Allan Kardec a fait une chose puissante ; les humbles, les petits font ce qui est grand.

Enfants bien-aimés il vous faut souvent relire l'*Évangile selon le spiritisme*, pour être forts, pour apprendre à pardonner à vos ennemis quand vous en aurez, ce que je ne vous souhaite pas.

Soyez les élèves reconnaissants et intelligents des grands révélateurs.

P. G. LEYMARIE.

PLUSIEURS SÉANCES PSYCHIQUES

En présence de M. Charles Richet, médecin de la Faculté de Paris,

Directeur de la *Revue scientifique*,

par MM. G. Hoffmann, orientaliste et philologue ; et M. L. Pacini.

Un article paru dans l'*Orazio Flacco de Venosa*, intitulé de Naples à Rome, retrace les points importants de quelques phénomènes psychiques obtenus par notre excellent ami, le docteur Nicolo Santangelo.

Les phénomènes se sont produits chez M. Alegiani, de Rome, et celui qui les raconta en était resté littéralement émerveillé.

Mais sa surprise devait trouver dans le monde scientifique un écho d'autant plus puissant, si on considère que l'article était écrit par un physiologiste savant et très travailleur, rompu aux luttes pacifiques de la pensée, auteur loué de « corps et âme » de *Pikmann*, de *la moderna psico-fisica* et d'autres écrits n'ayant pas moins de valeur.

M. le docteur Charles Richet de Paris, après avoir lu « De Naples à Rome » écrivait au docteur Santangelo :

Mon cher confrère,

Je viendrai, comme je vous l'ai dit, à Rome, vers le 25 mars. Est-ce que je pourrai à cette époque, avant le congrès ou après le congrès (médical international), assister à une séance avec M. R..., mais, bien entendu, dans la stricte intimité, car, dès qu'il y a plus de six à sept personnes dans de telles expériences, elles ne peuvent être bien faites... CH. RICHEL.

Le professeur Lombroso, de son côté, écrivait au docteur Santangelo :

Honorable monsieur,

Je suis content de ce que vous m'écrivez. Je serai à Rome, le 24 ou le 26, et je serai heureux si vous pouvez me faire observer quelque nouvelle expérience de spiritisme.

Qui sait, si nous n'arriverons pas à convertir quelque personnage important, par des expériences directes.

Je vous salue cordialement.

Tout à vous.

C. LOMBROSO.

Notre ami Santangelo, guidé par un sentiment scientifique des plus louables, insista en nous communiquant les deux précédentes lettres, afin que l'*Académie internationale pour les études psychologiques de Rome*, mit à la disposition des deux habiles physiologistes, les médiums dont elle se sert pour ses expériences psychiques.

M. R... dont il est question dans la lettre du docteur Richet, fut interrogé, mais, pour des motifs plausibles, il déclara qu'il était obligé de renoncer à toute pratique de médiumnité. Nous eûmes alors recours à MM. B. C., C. F., et D. G.; M. Alegiani et M. Parmiani, ingénieurs, encouragèrent nos médiums, les décidèrent à se prêter au nom de la science et de la vérité, aux désirs des professeurs : merci de leur gracieux consentement.

Quelques séances furent faites pour créer un milieu médiumnique homogène.

Il y eut quatre séances définitives, avec MM. Richet, Schrenck-Notzing de Monaco, le professeur Siemiradzky, auxquels se joignirent, après M. Lombroso et les deux MM. Ferri : l'un philosophe, l'autre criminaliste, M. Sergi, professeur de psychologie expérimentale, M. Danilestky, etc.

Nous donnons un compte rendu pur et simple, en le faisant précéder du procès-verbal d'une première réunion, à laquelle n'assista que M. Siemiradzky; intimement liée aux quatre séances suivantes, elle explique nos méthodes expérimentales.

Ici pas d'inutiles commentaires; le savant, le penseur, les feront pour nous.

Mme la comtesse Mainardi, née comtesse Bouxhøvdén, venue exprès à Rome, a reconnu l'importance et la réalité des faits, dans un article du journal l'*Arène de Venosa*.

Le docteur Nicolo Santangelo de Venosa, venu exprès pour ces séances, déclare vrais, devant Dieu et devant les hommes, les phénomènes psychiques obtenus par les médiums sus-mentionnés : Son journal, *Quinto Orazio Flasco de Venosa*, donne d'amples détails sur ce qu'il avait vu et observé.

Le professeur Siemiradzky, observateur sérieux, artiste distingué, a déclaré que les phénomènes obtenus à l'Académie internationale étaient vrais ; il répondit à M. Hoffmann : « c'est merveilleux ; les phénomènes sont d'une puissance exceptionnelle, vos médiums dépassent, comme force, même la Paladino.

Le comte Mainardi croit aux phénomènes spirites, à cause des faits observés à notre académie.

Le comte et la comtesse avec MM. G. Hoffmann, G. D. Lombardi, président effectif de l'académie, E. Giorli, D. N., G. Purarelli, R. Camilli, F. Alegiani et Luigi Pacini, eurent une première séance le 29 mars, une autre le 30. A cette seconde réunion, était présent, le célèbre physiologiste Charles Richet, professeur à l'Université de Paris, directeur de la *Revue scientifique* ; il a déclaré explicitement que les phénomènes observés à Rome étaient intéressants et merveilleux.

Première séance.

29 mars 1894. — 1^o *Soulèvement complet de la table, répété plusieurs fois, avec et sans le contact des mains.*

Nous formions la chaîne depuis quelques minutes, quand, plusieurs coups dans l'intérieur de la table signalèrent la présence d'une force intelligente, de nous inconnue. Ces coups étaient produits à de courts intervalles, avec une force augmentant toujours. M. Hoffmann s'adressant à la puissance inconnue, la pria de produire le soulèvement de la table. Il eut en réponse (par coups frappés) : il y a trop de lumière. La lampe fut baissée, mais l'Esprit insista encore, et voulut que la projection lumineuse des rayons rouges ne frappât pas directement la table, mais plutôt par reflet. A cet effet, nous tournâmes la lampe vers le mur, de façon à ce que la partie de la chambre où les médiums étaient assis, restât dans une demi-obscurité.

La table se mouvait, oscillait, se levait sur deux pieds, avec un peu de fatigue ; nous encourageâmes les invisibles à réunir leurs forces pour donner la lévitation ; puis après, le meuble se levant de terre, s'éleva dans l'air ; tous les assistants purent constater le fait.

Le phénomène fut répété deux fois, dans les mêmes conditions, avec la même chaîne, avec une personne en plus : M. Hoffmann ayant conseillé aux expérimentateurs d'ôter leurs mains de dessus la table, quand elle s'élèverait dans l'espace, le meuble resta suspendu en l'air pendant quelques secondes, sans le contact de personne, produisant ainsi le phénomène de la lévitation.

2° Coups et leur reproduction sur la table.

Les esprits, pour répondre à nos demandes, conseiller le silence, donner de la lumière ou tout autre motif, se servent de certains signes convenus, qui consistent en coups donnés sur la table, sur les dossiers des chaises, sur les murs, etc.

Les coups donnés à la lumière sont toujours moins puissants que ceux produits dans l'obscurité.

Les coups ont été assez forts. A la demande de M. Hoffmann, ils furent plusieurs fois la répétition rythmique de ceux que les assistants avaient donnés sur la table, avec l'articulation des doigts.

Divers grattements remarquables furent produits dans l'intérieur du meuble (imitation du bruit de la scie et de la râpe), un roulement comme d'un tambour, d'abord faible, puis plus fort.

L'Esprit voulut absolument continuer la séance dans l'obscurité; M. Hoffmann, pour ne pas le contrarier, éteignit la lampe.

La chaîne médianimique resta comme elle l'était depuis le commencement de la séance.

2° PARTIE.

Phénomènes obtenus dans l'obscurité complète.

1° Soulèvement de la table.

Le phénomène fut donné dès que la lampe fut éteinte.

Tous annoncèrent l'élévation de la table et garantirent la position de leurs compagnons de droite et de gauche, se tenant étroitement unis par les mains.

Dans la lévitation, la table atteignit une telle hauteur que pour en suivre la rapide élévation, la plupart de ceux qui formaient la chaîne furent obligés de se mettre debout. Le phénomène dura environ une minute, puis, la table retomba à terre, avec grand bruit, sans que personne eût à se plaindre du plus petit choc.

2° Coups sur la table, plus forts que ceux qu'on entend en pleine lumière, dessus, dessous et dans son intérieur.

Après quelques instants, l'Esprit nous ordonna de parler avec force (1).

(1) Il en arrive ainsi avec le concours d'Eusapia. Les ondes sonores, à ce qu'il paraît, concourent à accentuer la puissance des manifestations. De là, les fréquentes injonctions faites par John, ou par d'autres esprits, pour qu'on parle pendant la préparation des phénomènes.

Les coups sont donnés plus accentués que ceux donnés à la lumière. Après une minute environ, un coup très fort retentit dans la pièce, nous avertissant de revenir au calme et au silence. Ces coups pendant toute la séance, se reproduisent avec la même intensité, quelquefois avec plus de force.

3^e Coups sur les murs, sur une ardoise, sur les chaises.

Recueillis dans le plus grand silence, nous entendîmes les invisibles qui s'amusaient à reproduire des coups sur les murs, sur une ardoise fixée au mur, et parfois, sur les chaises des assistants; quelques coups furent répétés sur la table.

Les bruits dans la muraille ne pouvaient être produits que par les invisibles. La chaîne médianimique était composée de 13 personnes; MM. Hoffmann, Lombardi, Giorli, en dehors, du côté opposé aux médiums, ne pouvaient traverser la pièce sans être aperçus; le lieu où se font les réunions est petit, les personnes assises à la chaîne peuvent à peine y contenir; or les coups étaient frappés dans la paroi opposée, à une hauteur dépassant une fois et demie celle d'un homme.

4^e La comtesse Mainardi, assistant pour la première fois à des expériences psychiques, avait un vif désir d'être touchée par une main fluidique. Elle le répétait, s'adressant surtout au médium B..., qu'elle tenait constamment par la main; B... pria courtoisement M. Hoffmann d'insister pour la production de ce phénomène. Les médiums annoncèrent de légers contacts sur le front, et ce fut le tour du professeur Siemiradzky; les attouchements furent généraux, surtout pour Mme Mainardi, qui évoqua un de ses neveux, Tiéda, un Russe, mort depuis quelque temps. La communication n'eut pas lieu, ou ne fut pas convaincante, cette dame n'obtint qu'un chaud baiser, affectueux, sur la main gauche.

Un baiser fut donné au professeur Siemiradzky, pendant qu'il interrogeait un esprit en langue polonaise.

Il faut le remarquer, seul parmi les personnes présentes, il connaissait cette langue; conséquemment les réponses obtenues ne peuvent laisser un doute sur leur absolue légitimité.

On pourrait le prétendre, la comtesse Mainardi étant Russe, comprend un peu cette langue, Russes et Polonais étant intimement rapprochés par les intérêts commerciaux et politiques.

La comtesse interrogée à ce sujet, répondit au professeur qu'elle ne connaissait pas le polonais.

Dans ce long entretien spirite du professeur Siemiradzky, il obtenait les réponses, non avec des coups frappés sur la table, car il s'agissait d'une main parfaitement matérialisée, qui frappait sur son front et sur ses joues d'une façon si distincte, que tous entendaient parfaitement les coups don-

nés. La comtesse ne pouvait, vu la distance qui la séparait du professeur (la largeur de la table), agir avec liberté et lui frapper sur les mains ; en admettant qu'elle l'eût pu, elle aurait été obligée de se séparer de ceux avec qui elle était en contact, de se lever de son siège, de se courber entièrement sur la table, et même en supposant que tout ce travail eût pu se faire, en éludant la surveillance des personnes présentes. Une raison bien plus puissante que les autres prouve l'inanité de la supposition, c'est qu'elle est venue à Rome, pour assister à une séance spirite, se convaincre des faits, non pour convaincre ceux qui depuis de longues années sont habitués aux manifestations.

Ces mains psychiques, à la demande de M. Hoffmann, passaient d'une température normale (celle d'une main humaine) à une température beaucoup plus basse, donnant ainsi, à volonté la sensation du froid et du chaud.

Le professeur Siemiradzky déclara qu'il avait remarqué plusieurs fois ce changement de température.

Les attouchements durèrent un certain temps ; Mme Mainardi, enthousiasmée, se réjouissait continuellement d'être touchée et s'écriait de temps à autre : « Messieurs, je me sens touchée au front ; à présent à la main, oh, quelle main douce ! quelle main légère ! » D'autres personnes au même instant annonçaient des attouchements semblables.

5° Coups et chocs donnés sur les chaises des personnes placées en chaîne ; parfois les chaises sont remuées, ôtées de dessous les médiums, ou bien, à quelques assistants voisins des médiums.

Avec la multiplicité des attouchements s'augmentait le bruit produit par les coups donnés ; interrogée, la force psychique répondait à nos demandes, quelquefois les coups étaient frappés sur les dossiers des chaises, lesquelles très souvent, étaient remuées. Au médium C..., la chaise fut enlevée complètement et traînée à une distance d'un mètre de sa place.

6° Ecriture directe, c'est-à-dire écriture obtenue sans le concours de personne, directement par les invisibles.

Bien que la comtesse n'eût pas été satisfaite du résultat de l'évocation de son parent défunt, elle attendait une preuve plus convaincante ; profitant du peu de temps pendant lequel on donna de la lumière pour faire reposer les médiums, elle déposa sur la table une carte de visite de son mari, déclarant qu'elle la déposait avec le désir d'obtenir l'écriture directe et essayer si, avec elle, elle pourrait reconnaître l'écriture de son neveu décédé.

Le professeur Siemiradzky et le Dr Santangelo limitèrent ; ils firent une marque de contrôle spéciale sur leurs billets et les placèrent sur la table.

On resta dans l'obscurité 6 à 7 minutes, en attendant que les invisibles

donnassent l'ordre d'éclairer. Pendant ce temps, nous entendîmes de grands bruits ; quelques-uns dirent entendre un crayon écrire sur la table ; nous sentîmes, plusieurs fois et continuellement des mains agiter dans l'air un corps léger, qui produisait une certaine ventilation ; on entendit aussi quelques coups sur les murs, mais de peu d'importance.

Le signal convenu étant donné et lumière faite, nous trouvâmes sur la table trois billets, sur lesquels étaient des écritures diverses. Celui de la comtesse Mainardi était ainsi conçu : « je ne puis me communiquer en langue russe ! » Celui du professeur Siemiradzky disait : « Bravo, professeur, etc. », enfin, sur celui de Santangelo une croix était dessinée. C'est ce qu'il avait demandé et ardemment désiré.

7° Transport de la table en dehors de la chaîne médiammique.

La chaîne étant rétablie, la lumière éteinte, on attendit la production de nouveaux phénomènes.

Dans d'autres séances on avait essayé le phénomène de lier et de délier le médium, on avait magnifiquement réussi. Dans cette soirée, on voulut essayer à nouveau.

A cet effet, nous priâmes le médium D. G. de se mettre derrière un long rideau pendu à une corde placée en travers de l'angle droit de la salle, au-delà des médiums ; nous prîmes un morceau de ficelle, qui fut examiné avec grand soin par les assistants et ne fut placée ni sur la table, ni dans aucun endroit éloigné des assistants, mais tenue en main, d'une part, par le professeur Siemiradzky, de l'autre par le comte Mainardi.

La chaîne rétablie, la lumière éteinte, on attendit que les invisibles donnassent le phénomène désiré. Bientôt la table se mût, se leva sur deux et parfois sur un pied, glissa sur le pavé et fit des tentatives de lévitation ; à l'improviste soulevée rapidement de terre, passant au-dessus de la tête de la comtesse Mainardi, de son mari et du médium C., elle tomba en décrivant une parabole, derrière le rideau placé dans l'angle, vers l'épaule droite du médium B.

On le remarquera, la chaîne ne fut nullement rompue dans un travail si difficile, fait dans l'obscurité complète ; pas un assistant ne ressentit un dommage.

Avant l'enlèvement subit de la table, la corde fut enlevée des mains des deux détenteurs. Ils en avisèrent, pour éviter des malentendus.

En attendant, derrière le rideau, les invisibles s'étaient mis au travail. On entendait la ficelle courir sur la table et sur les pieds de la table, avec un bruit accentué.

Les mains psychiques matérialisées frappaient souvent sur les murs et sur les meubles ; le rideau était continuellement agité et au milieu du

cercle, formé par les personnes en chaîne, on entendit fréquemment le bruit des doigts et un battement de mains très sonore, pendant cinq minutes, puis 3 coups convenus pour la lumière.

Derrière le rideau, le médium D. G., étendu sur la table, était attaché de la tête aux genoux, ses pieds étroitement liés par des nœuds aux pieds de la table. Il avait les mains attachées derrière les reins, serrées aux poignets par de nombreux tours d'un ruban de laine ; sa tête était repliée sur la poitrine, par la tension de la corde qui le serrait derrière la nuque, et qui allait, avec plusieurs nœuds, étreindre et serrer les pieds de la table.

Plusieurs assistants se détachèrent successivement de la table, pour examiner le médium ; tous convinrent que la ligature était si difficile, si embrouillée, qu'il fallait exclure absolument la possibilité que le médium l'eût faite, même ou étant aidé par d'autres. Le cas était surprenant, car l'obscurité était parfaite, et l'emploi du temps très limité pour la production du phénomène.

Ce n'est pas tout : un double phénomène de ligatures s'était produit en même temps. La comtesse Mainardi et le médium B. se trouvaient attachés à leur chaise, l'une par un bras, l'autre par la taille.

La chaîne et l'obscurité étant refaites, le médium D. G., rapidement délié par les forces invisibles, put reprendre sa place, sans avoir souffert autre chose qu'un peu de douleur au cou et aux bras.

Quelques secondes après, le professeur Siedmiradzky, et le médium D. G., signalèrent les premiers des phosphorescences dans le voisinage des médiums. On conclut qu'il allait se produire des phénomènes lumineux, et des vapeurs très légères se réunissant en tourbillons gracieux, se condensèrent, formant un important noyau de matière lumineuse qui se transforma, après, en une belle main phosphorescente. Celle-ci répondait avec des gestes animés aux diverses demandes qu'on lui faisait ; puis, se tournant rapidement, elle frappa les épaules du professeur Siedmiradzky, laissant en arrière, une trace lumineuse comme une comète. D'autres lueurs, plus petites mais très distinctes apparurent et disparurent, se produisant continuellement, à leur volonté, et parfois sur notre demande.

M. Hoffmann pria ces lueurs de produire le phénomène des *papillons psychiques* ; en un instant, nous vîmes deux petits papillons de feu, mobiles, se suivre avec agilité, décrire des courbes gracieuses, traçant des zig-zag comme si c'étaient des fusées d'artifice. Ils se rejoignirent plusieurs fois, ne formant qu'une seule petite flamme ; puis, se dédoublant, ils recommencèrent leur jeu, jusqu'à ce que leur puissance lumineuse s'affaiblissant, ils se fondirent en un nuage blanchâtre et disparurent à nos yeux. Malgré cela,

les mains fluidiques continuèrent leurs atouchements ; elles nous firent entendre des coups répétés, sur le parquet et sur la table.

PHÉNOMÈNE DE LA DÉSORGANISATION DE LA MATIÈRE

A la fin de la séance, le médium C. entra en crise, se tordant et respirant mal, comme pris d'une violente convulsion ; nous attendant à un fait très intéressant, nous restâmes à notre place, sans nous préoccuper du médium, jusqu'à ce qu'une communication typtologique nous ordonnât de faire de la lumière.

Quelle scène originale et inattendue s'offrit à nos yeux ! M. C. était profondément endormi, la tête inclinée sur la poitrine, pendant que les médiums D. G. et B. le tenaient étroitement par les mains, jurant, sur leur parole d'honneur, ne pas l'avoir quitté un seul moment,

Le médium C., à notre grande surprise, fut trouvé en manches de chemise, privé de la jaquette qu'il portait quelques minutes avant. Que s'était-il donc passé.

Nous nous dîmes, voilà un beau phénomène de désagrégation de la matière. La jaquette de C. ne pouvait être sortie naturellement de ses bras, puisqu'il était tenu par les deux mains ; elle fut donc désorganisée, c'est-à-dire, décomposée par les forces intelligentes et portée à une distance considérable du médium ; et là, recomposée, sans conserver la moindre trace de cet important travail.

Ce qui suit nous semble l'explication la plus rationnelle : l'entrée en jeu d'une quatrième dimension de la matière, comme le suggère Zoolner après ses expériences psychiques avec Slade, dans les phénomènes de même nature, lesquels sont assez fréquents. W. Crookes, lui-même, les explique en employant l'hypothèse dont nous nous sommes servis.

La jaquette était attachée à la corde qui supporte le rideau, à une distance considérable de la chaîne, à 2 m. 80 au-dessus du sol. M. Hoffmann, pour reprendre le vêtement du médium C., dût monter sur la table, et couper avec un canif, les nombreux nœuds qui le tenaient attaché à la corde, par l'extrémité de la manche.

Là s'arrêta la séance, parce que, le mot « adieu » fut dicté après que la lumière fut éteinte.

DEUXIÈME SÉANCE

(30 mars 1894.) — Étaient présents M. le Dr Charles Richet, le professeur Siedmiradzki, le Dr Santangelo, M. Hoffmann, la comtesse et le comte Georges Mainardi, Désiré-Joseph Lombardi, N. D., E. Giorli, G. Purarelli, R. Cammilli et L. Pacini. Les médiums étaient trois messieurs : B., C., D. G.

La chaîne établie, les bruits, dans l'intérieur de la table, tardèrent plus

que de coutume à se faire entendre, une grande lumière frappait directement les médiums sur le visage. Le Dr Richet nous conseilla d'ôter la lampe; M. Hoffmann insista, afin que, pour garantie plus grande, les phénomènes fussent obtenus à la lumière rouge. En effet, de légers coups furent entendus à plusieurs reprises dans l'intérieur de la table, ces coups prirent de la force peu à peu. Deux fois, des coups rythmés, en imitation de ceux frappés par MM. Hoffmann, Mainardi et Richet.

Quelques brusques mouvements de la table nous firent espérer son soulèvement, et pour une réussite plus certaine, la lumière fut retournée vers le mur, les médiums, au lieu de recevoir la lumière directement, la recevaient par réflexion, la chambre restant mieux éclairée qu'avant. Alors, le meuble commença à se remuer dans toutes les directions, à sauter, à se lever sur un pied, sur deux pieds, sans s'arrêter; enfin, après des efforts extraordinaires, elle se souleva en l'air avec rapidité, y resta pendant un instant, puis retomba à sa place.

Les présents purent constater que le phénomène était arrivé dans de telles conditions, qu'il fallait exclure toute possibilité de mystification.

Les personnes de la chaîne s'étaient tenues en communication constante: MM. Lombardi, Hoffmann, Giorli et Pacini, qui étaient en dehors de la chaîne, éclairés par la faible lueur de la lampe, étaient visibles et mis ainsi dans l'impossibilité d'agir d'une façon quelconque.

Après la production de ces phénomènes, M. Richet insistant pour que la lumière fût abaissée, on décida de la placer dans un angle de la pièce.

En conséquence, on l'ôta de sa place habituelle, et on la plaça contre la partie inférieure du mur, derrière MM. Giorli et Pacini. Nous devons ajouter, en toute franchise, que la chambre, avec la lumière disposée de cette façon, était très peu éclairée, et que les phénomènes qui suivirent, arrivèrent dans une obscurité presque complète.

Après quelques minutes, le médium C. se plaignit, s'agita avec de forts tremblements. Le Dr Richet et le comte Mainardi, qui le tenaient par la main, s'impressionnèrent de son agitation, M. Hoffmann les rassura, les invitant à patienter, en prévision de la prochaine production d'un autre phénomène, il ne se trompait pas. Dès que l'agitation du médium cessa, on entendit les trois coups convenus pour donner de la lumière. Une bougie étant allumée, nous vîmes que le médium C., toujours tenu par une main par M. Mainardi et l'autre par D. G., n'avait plus son gilet blanc, lequel se trouvait sur la table; plus étrange encore, C., qui n'avait plus son vêtement de dessous, était néanmoins recouvert de sa jaquette. M. Mainardi, sur sa parole d'honneur (il est bon de remarquer que le comte Mainardi est capi-

taine dans l'armée), affirma n'avoir pas laissé un seul instant en liberté la main du médium, et de n'avoir senti à son bras le moindre mouvement.

Ce phénomène fut classé parmi ceux appelés décomposition de la matière, ou autre hypothèse possible. Le Dr Richet, vraiment surpris de ce phénomène s'écriait : C'est merveilleux ! c'est extraordinaire ; le professeur Siedmiradzki, et le Dr Santangelo, manifestèrent leur émerveillement, déclarant que, de tels phénomènes, étaient d'un intérêt qui dépassait beaucoup ce qu'on avait obtenu jusqu'à présent, avec Eusapia Paladino.

On discuta sur ce sujet, on examina le gilet du médium, puis on reprit la séance, en prévision d'autres manifestations.

Après quelques minutes d'attente, on entendit un bruit léger, semblable à celui d'une feuille de papier qui vole. Ce bruit venait du côté où étaient le comte et la comtesse Mainardi ; le bruit augmentant, on comprit qu'il était réellement produit par une feuille voltigeant dans l'air, à une suffisante hauteur.

La feuille tomba sur les bras de la comtesse, et en même temps, ordre fut donné d'éclairer. On alluma la bougie, et aux yeux de tous, apparut une longue bande de papier (50 centimètres environ), écrite entièrement, en beaux caractères russes archaïques.

Cette inscription traduite en caractères latins, puis en italien, par le professeur Siemiradzki, répond aux mots : « Terpienja niet Eto predprijatje dostojno poostchvenja : *Vous n'avez pas de patience. Cette entreprise mérite encouragement.*

Il faut noter, que sauf la comtesse Mainardi et le professeur Siedmiradzki, aucune des personnes présentes ne connaissait la langue russe. Il faut aussi ajouter que la comtesse, bien que Russe de naissance, déclara qu'elle ne connaissait pas parfaitement les anciens caractères.

On ne peut supposer qu'il y eût mystification de la part des médiums, et encore moins de la part du professeur Siedmiradzki, car tous s'inclinaient avec une profonde admiration devant son esprit et son caractère supérieur.

Il faut remarquer, comme complément de garantie, qu'au commencement de la séance, on n'avait placé sur la table ni papier, ni crayon d'aucune sorte ; le fait peut être considéré comme un double phénomène d'apport et d'écriture directe.

La chaîne ayant été refaite et la demande adressée aux intelligences occultes, de vouloir bien écrire quelque chose, sur l'ouverture de la chemise, ou sur le poignet du Dr Richet, il fut répondu par des coups frappés sur le mur, derrière les médiums : *Attendez* ; en effet, le Dr Richet avertit qu'une main écrivait sur son poignet droit. Il était certain que la main qui écrivait n'était pas celle du médium D. G., puisqu'il la tenait fortement

serrée; à la demande de M. Hoffmann, de s'assurer de cette particularité, il répondait à haute voix : Mais oui, Monsieur, j'en suis très sûr.

On ne pouvait supposer que le médium se fût servi de son autre main, vu la position incommode dans laquelle il aurait dû opérer, et en tenant compte de l'obscurité absolue qui régnait. Du reste, le docteur aurait pu constater que c'était une main humaine, et non psychique, à cause de la différence de toucher qu'il y a entre les deux.

Justement, quand la main inconnue écrivait, on entendit divers coups; la table commença à faire des mouvements et, subito, elle s'éleva en l'air, se balançant doucement, comme si elle nageait sur l'eau; puis elle retomba. Peu après on éclaira, et sur le poignet droit du D^r Richet on trouva écrit au crayon le mot : *heureux*.

Comme on insistait, pour avoir d'autres phénomènes, l'Esprit manifesta l'intention de parler. On écouta et par des coups frappés dans le mur, il dicta la phrase suivante : *Laissez le médium D. G. tout seul; partez tous.*

On dut laisser seul le médium dans la salle des séances. Il fut convenu que nous rentrerions, quand trois coups distincts nous en donneraient l'avis.

Nous attendîmes, dans une chambre contiguë à celle où était le médium D. G. On entendait, dans la salle des séances, un grand tintamare, des coups, le frottement de la ficelle contre la table; quelques minutes à peine écoulées, M. Hoffmann crut entendre les trois coups convenus; il ouvrit la porte pour entrer dans la salle, mais deux coups très forts résonnèrent l'avertissant que le moment n'était pas encore venu. Après sept ou huit minutes, on entendit distinctement le signal convenu; mais pour être bien certains, on le fit répéter une seconde fois, puis on rentra dans la salle.

Le D^r Richet, une lumière à la main, entra le premier, se dirigea vers le médium qui était attaché à une chaise par tous les membres. Les mains réunies derrière le dos, fortement réunies par la corde, les chevilles liées aux pieds de la chaise, le cou entouré de trois ou quatre tours de corde, était plié vers la terre par la tension de la corde qui enveloppait les traverses de la chaise. Il était immobile, dans une position pénible et incommode, à moitié renversé à gauche par la corde qui le serrait aux reins, en le réunissant aux pieds de la table, près de laquelle il était assis.

Après examen attentif, afin que MM. Richet, Siedmiradzky, Santangelo, Mainardi et Mme Mainardi pussent constater que les liens étaient un mélange compliqué de nœuds absolument impossible à faire par quiconque l'aurait essayé seul sur sa propre personne, nous nous retirâmes dans la pièce voisine, afin que le médium fût débarrassé des liens qui le serraient.

Dehors, on attendit quelques instants, pendant lesquels, on entendit

résonner le tambour, la trompette et de forts coups battus dans la table. Puis, divers bruits nous avertirent qu'on déliait G. En effet, aussitôt qu'il fut délié, il alluma une bougie et se dirigea vers la porte. Nous supposâmes qu'il se produisait un grand phénomène lumineux, en voyant la lumière au travers des verres opaques, mais D. G., nous prévenant, parut devant nous, souriant et calme, complètement débarrassé, et libre.

Revenus à nos places, chacun cherchait à expliquer de son mieux le phénomène, mais le désir de continuer fit que, remis en chaîne, nous étiegnîmes de nouveau la lumière, en attendant de nouvelles manifestations.

Alors, commencèrent les phénomènes de matérialisation. Les mains fluidiques touchaient tantôt l'un, tantôt l'autre des assistants. Les objets étaient transportés d'une partie de la chambre à l'autre, avec le plus grand soin.

La table se remuait dans toutes les directions. Une trompette et une cymbale, étaient en même temps transportées dans l'espace et sonnaient très fortement, pendant que la table se soulevait, et qu'en même temps le Dr Richet et le comte Mainardi étaient touchés par plusieurs mains psychiques.

Le Dr Siedmiradzki fit remarquer que tous ces phénomènes se produisaient en même temps, et à ses justes observations, la trompette qui voguait dans l'espace vide de la chambre, sembla répondre en augmentant la force des sons qu'elle produisait pour prouver sa joie. Les sons et les bruits cessèrent, mais les attouchements continuèrent, et il se développa diverses flammes psychiques, jusqu'à rendre visible la fameuse main phosphorescente que nous avons déjà admirée, dans une séance précédente ; puis tout rentra dans le calme.

Le médium C., était pendant ce temps, agité comme d'habitude ; M. Mainardi le tenait fortement serré par le bras, pour l'empêcher d'échapper durant les efforts convulsifs ; puis nous entendîmes quelque chose tomber sur la table. En même temps le meuble fut soulevée en l'air à nouveau et les instruments furent changés de place, sonnés et jetés à terre. Après avertissement, on éclaira, et nous trouvâmes, sur la table, les manchettes de C., qui lui avaient été ôtées, sans que ceux qui le tenaient par la main s'en fussent aperçus.

Le comte Mainardi, encore une fois, affirma sur sa parole de gentilhomme, qu'il n'avait pas laissé le médium libre, un seul instant, et de n'avoir entendu, sur lui, aucun bruit pouvant faire supposer qu'il se produirait un phénomène aussi bizarre.

La séance terminée, on essaya diverses preuves de contrôle, pour s'assurer s'il était possible de contrefaire artificiellement les phénomènes qui s'étaient produits.

Le Dr Richet prit le tambourin, et l'élevant en l'air il l'agita en tous sens ; mais de l'effet acoustique produit, on comprit très bien (et le docteur fut le premier à en convenir), que pendant la séance le tambourin avait résonné beaucoup plus haut.

Il essaya alors de monter sur une chaise, mais là aussi, il constata que les rapides changements de place du tambourin, son abaissement et son soulèvement étaient inimitables.

On observa que le Dr Richet était de haute stature, et peut-être le plus grand de toutes les personnes présentes.

Il voulut, après, mesurer avec ses bras la distance qu'on avait constatée à peu près comme séparant les flammes psychiques l'une de l'autre ; et là aussi, il dut se persuader que la fraude était impossible parce que la distance reconnue était supérieure à celle qu'il pouvait mesurer en étendant les bras ; on fit d'autres observations, d'autres essais, mais en vain ; les phénomènes furent déclarés supérieurs à tout soupçon.

En exprimant sa satisfaction à M. Hoffmann, le Dr Richet lui demanda de conduire avec lui, à la première séance, un ami intime, le Dr Schrenck-Notzing, de Monaco ; M. Hoffmann donna la permission demandée et le remercia aussi, pour le témoignage de considération par lequel deux savants venaient en quelque sorte d'honorer notre Académie d'études psychologiques.

TROISIÈME SÉANCE.

5 avril 1894. — Cette séance, si elle n'a pas un caractère strictement scientifique comme le comprend le moderne positivisme, a néanmoins une très grande importance pour les personnes qui y prirent part.

Du reste, les membres de l'Académie convièrent les assistants à prendre les précautions utiles pour constater la vérité des phénomènes ; elles s'y refusèrent reconnaissant que les médiums étaient d'honnêtes personnes, désintéressés absolument, incapables de tromper.

D'autre part, certains professeurs tels que MM. Richet et Lombroso, qui avaient déjà assisté à Milan et à Naples aux séances de Eusapia Paladino, étaient déjà convaincus de l'existence des manifestations psychiques ; par conséquent, pour eux, un contrôle minutieux était d'une importance secondaire ; le point difficile était d'accepter l'existence d'êtres intelligents et indépendants du médium et des assistants ; le reste était en grande partie admis et prouvé.

De toute façon, parmi les phénomènes peu nombreux, mais importants que l'on obtint, plusieurs se produisirent, dans des conditions telles à ne laisser aucun doute sur leur authenticité. Il suffira, d'ailleurs, d'en suivre attentivement le développement pour se convaincre de la vérité de ce que

nous affirmons. Etaient présents : MM. Charles Richet, professeur à la Faculté de médecine de Paris, directeur de la *Revue scientifique*; César Lombroso, professeur à la Faculté de médecine de Turin; Schrenck-Notzing professeur de philosophie à Monaco; Luigi Ferri, de la Faculté de philosophie de Rome; Henri Ferri, député au Parlement italien et professeur d'anthropologie criminelle; G. Sergi, de la Faculté de psychologie expérimentale de Rome; Henri Siemiradzky; professeur Doniletsky, de Pétersbourg; Dr Dobietzsky; Dr Santangelo; Chevalier Joseph Bertuccio Scammacca, vice-consul de Portugal, à Catane; la comtesse Brenda; Ing. N. N., Jean Hoffmann; Can. D. N., Joseph Désiré Lombardi, président de l'Académie; E. Giorli; G. Purarelli; Cav. Cavagnaro; R. Camilli et les médiums D. G.; B.; F. C.

La chaîne fut formée par tous ces messieurs, excepté messieurs Hoffmann, Giorli, Lombardi.

Avant de commencer la séance, M. Hoffmann déclara aux personnes présentes, qu'il ne garantissait pas la réussite des manifestations, à cause du nombre extraordinaire des personnes qui y assistaient; il en donna le motif en ajoutant qu'avec un nombre plus restreint de personnes, il aurait pu assurer, ou à peu près la réussite des phénomènes.

Les médiums furent placés séparément, entre les divers professeurs de la chaîne; le médium C. était tenu, à droite par le professeur Schrenck-Notzing et à gauche par le Dr Richet. — D. G. était entre le Dr Richet et le Dr Lombroso; tandis que B., était placé entre les professeurs Schrenck-Notzing et Sergi.

Puis, à la faible lumière de la lampe à verre rouge, dans le silence le plus absolu, on attendit les manifestations.

Nous attendîmes au moins vingt minutes, sans obtenir aucun résultat: divers professeurs peut-être désillusionnés par cette attente infructueuse, commencèrent à parler, faisant de spirituelles allusions aux faits et aux manifestations psychiques. On attendit encore dix minutes pendant lesquelles on n'obtint que deux coups, que nous croyons apocryphes, parce que le bruit et la manière dont ils furent perçus, étaient certainement différents de ceux qui furent donnés les autres fois.

Peut-être quelque farceur voulut-il se rendre bizarre et mystifier ses collègues?! Dans ce cas, on pourrait lui faire observer que le renom de mystificateurs, donné depuis longtemps aux spirites ne serait qu'une immense ingénuité!

S'il y a mauvaise foi, certes c'est de la rencontrer chez ceux qui se posent comme les grands pontifes de la science positive, armés de leurs dogmes scientifiques, à cheval sur le préjugé de leur infailibilité, reniant toute

vérité nouvelle qui se produit en dehors de leurs connaissances surannées, et qui vient détruire de chimériques édifices appuyés sur un baroque système d'analyse.

A la fin on se décida à diminuer le nombre des personnes formant la chaîne et ce fut accepté par tous de bonne grâce. Le professeur Lombroso proposa d'interroger la table, pour savoir quelles personnes devaient se retirer, mais n'ayant reçu aucune réponse, c'est volontairement que s'abs tinrent la comtesse Brenda, MM. Cav. D. N., Purarelli, Camilli, Giorli, Lombardi, chevalier Bertuccio-Scammana. Le nombre fut ainsi réduit de 23, à 15.

Quand tous furent à leur poste, M. Giorli éteignit la lumière; alors, aussi il sembla que la séance serait négative parce que, après quelques moments on ne put constater le moindre phénomène.

Le Dr Lombroso disait constamment : « Interrogeons la table, voyons comment elle répondra ? » mais, malgré les demandes réitérées, le silence de la table répondait éloquemment aux questions du docteur; celui-ci, presque en colère, s'écriait après : « *Cet esprit est un peu bête.* »

Le professeur Siemiradzky, à cette boutade ingénue de l'anthropologiste, crut bien faire d'intervenir par une phrase, dans laquelle il déplorait une semblable exclamation.

Le silence rétabli, on entendit deux légers coups et le médium C. commença à entrer en transe. Le Dr Richet observa que les médiums étaient entrés en convulsions et trances; du même fait nous avertit le Dr Lombroso qui tenait le médium D. G. par la main; il déclara aussi que, à son avis, ce médium devait être un excellent sujet hypnotique.

M. Schrenck-Notzing, sans parler à personne, sortit de sa poche un aimant qu'il approche des médiums, pour s'assurer si leur sommeil était simulé, ou réellement magnétique; il constata la grande sensibilité des trois sujets qui, notamment s'approchaient ou s'éloignaient, selon la nature des pôles qui leur étaient présentés.

Le Dr Lombroso fit avec bonne réussite la même expérience. Cette preuve rassura les professeurs assis près de Lombroso et de Schrenck-Notzing; elle nous rendit grand service, parce qu'elle nous dispensa de démontrer que le sommeil des trois médiums était réellement hypnotique.

C. continuait à s'agiter et même, de minute en minute, la crise devenait plus violente. Cet état pénible dura environ trois ou quatre minutes, trois coups bien marqués nous avertirent d'éclairer.

A peine la chambre illuminée, nous découvrîmes un gilet sur la table; c'était celui du médium C. qu'on lui avait ôté, pendant qu'il était enu des deux mains par les Drs Schrenck-Notzing et Richet.

On admira ce fait étrange et incompréhensible les assistants en furent

surpris; l'assemblée se ranima et l'espérance d'obtenir d'autres phénomènes, nous fit éteindre presque de suite la lumière.

Alors le Dr Lombroso pria l'agent occulte de donner le phénomène opposé à celui qui venait d'arriver, c'est-à-dire de remettre le gilet au médium dans les mêmes conditions.

On attendit quelques minutes; à l'avis habituel d'éclairer nous trouvâmes que le gilet de C., n'était plus sous la table; on déboutonna la jaquette du médium, mais il ne l'avait pas sur lui; nous regardâmes partout dans la pièce, ce fut inutile. Néanmoins, le Dr Sergi s'étant baissé, ramassa sous la table, le gilet tout froissé et sali, et le replaça où il était avant.

Qu'était-il arrivé?

Le Dr Sergi, professeur connu de psychologie expérimentale, pour contrarier probablement le phénomène, prit, dès que le Dr Lombroso eut fait sa proposition, le gilet et le jetant sous la table, le tint avec ses pieds, jusqu'au retour de la lumière. Nous ignorons s'il est l'auteur des trois derniers coups; ce que nous pouvons assurer, c'est que dans ce cas, jaloux des faciles lauriers récoltés par son collègue Bianchi, de Naples, dans une séance fameuse, tenue avec les D^{rs} Tamburini et Lombroso, et le concours d'Eusapia, il mystifia ses collègues, beaucoup plus sérieux que lui, et tut son impardonnable légèreté, laissant supposer que le transport du gilet sous la table, était le résultat d'un phénomène spirite.

Nous avons des témoignages certains de ce fait et le professeur Sergi, qui venu avec l'intention de découvrir le truc, a tout bonnement fait le jeu du tricheur, a bien mérité de la science psychique, de la science seulement, non de celle des Crookes, des Wallace, des Zoëllner, des Aksakoff, des Ochorowicz, des Richet, etc.

On reprit la séance sans autre incident; on attendit huit ou dix minutes, après quoi, plusieurs coups furent frappés sur la table; on entendit alors plusieurs mains élevées au plafond (et ce n'étaient certainement pas celles de Sergi qui est de taille très modeste), qui faisaient voltiger une feuille et la transortaient d'un point à un autre de la pièce; le froissement était entendu de tous.

Le Dr Lombroso annonça qu'il avait entendu les trois coups habituels, pour éclairer, mais les coups n'étant pas certains pour tous, on pria la force psychique de vouloir bien les répéter, ce qui arriva de suite et très distinctement. Quand on eut éclairé, on trouva une belle communication, d'écriture directe, écrite en vieux russe et en polonais, que nous reproduisons ici, avec la transcription et la traduction dues toutes deux à l'obligeance de notre aimable ami le Dr Siemiradsky.

Transcription			Traduction	
1 ^{re} phrase :	Kak dielo ni pravo a za nim chodit nadobno.	} Vieux russe	— Quelle que soit la justice de la cause, il faut néanmoins s'en préoccuper.	
2 ^e phrase :	Kto linbit mienia tot. V. Slid za mnoju pojdet'.		— Qui m'aime me suive.	
3 ^e phrase :	Wiara — craterstwo — zwyecztwo odivago	} Vieux polonais	Foi, fraternité, courage et au milieu : victoire.	
4 ^e phrase :	Jas sovsiem K Vaschim uslugam.		— Je suis tout à fait à votre service.	
Allan	Luciano	Amus	} Vieux russe	

Cet important document porte trois signatures : *Allan*, *Luciano*, *Amus*.
Éclairons un point : Allan et Amus sont les noms que prennent d'habitude
deux personnalités psychiques qui se manifestent à l'Académie ; quant au
nom de Luciano, il fut reconnu seulement par M. Siemiradzky, pour le
même Luciano qui se manifesta à Varsovie, dans la première séance tenue
chez le Dr Ochorowicz, avec Eusapia Paladino.

L'apparition simultanée du nom et des paroles polonaises (3^e phrase),
représentant une grande idée morale philosophique, justifie selon M. Sie-
miradzky, son hypothèse.

La feuille sur laquelle fut transcrite l'écriture directe, ne se trouvait pas
dans la salle avant la production du phénomène et fut prise, comme on le
vit plus tard, dans une cassette qui se trouvait dans le cabinet de la direction
de l'Académie. Le Dr Lombroso fit aussi cette remarque, car après la séance
il s'était rendu avec MM. Henri Ferri et Hoffmann, dans la chambre de la
direction ; après les explications de M. Hoffmann, secrétaire de l'Académie,
on fit des recherches dans la fameuse cassette, et il put facilement se con-
vaincre que parmi les papiers qui s'y trouvaient, il n'en existait pas un seul
écrit en langue étrangère et encore moins en langue russe.

Ce phénomène fut considéré comme un des plus importants ; et le pro-
fesseur Siemiradzky, avec cette loyauté qui le distingue, avoua à M. Hoff-
mann que s'il lui était encore resté un doute pour se convaincre de la
vérité du spiritisme, en face de ce fait d'écriture directe, le doute se dissi-
pait comme le brouillard à l'apparition du soleil.

L'heure tardive, la lassitude des médiums nous firent reprendre de suite
la séance pour arriver plus tôt à sa fin. Le médium D. G. souffrait horri-
blement ; il était tombé dans une crise nerveuse extraordinaire ; les autres
médiums souffraient aussi.

Le Dr Richet fit remarquer leur état à MM. Lombroso et Schrenck-Notzing. Le courant fluïdique circulait dans la chaîne avec une grande intensité ; ceci fut également constaté par les expérimentateurs.

Quelques-uns d'entre eux craignaient une suggestion possible ; il y eut une vive discussion sur ce sujet. Les médiums pouvaient-ils influencer par leur puissance magnétique, quelques-uns des assistants ? Ce fait n'était jamais arrivé. Mais il y en a qui le craignaient.

Le Dr Henri Ferri avoua qu'il doutait de lui-même. Il craignait de ne plus être le maître de son « moi », ou mieux de son cerveau.

Il doutait de ses yeux, de son ouïe, de ses mains. Ici, la suggestion pouvait le rendre inconscient. Il était temps qu'il se retirât, il ne pouvait résister.

Il voulait bien réfléchir, avec un esprit calme, sur les faits produits : « *Laissez-moi partir*, disait-il à M. Hoffmann qui le pria de rester : *Laissez-moi partir*, je veux conserver la pleine conscience de mes facultés ». Et de fait, il partit.

Mais avant le départ de M. Ferri, le piano sans être touché par personne, rendit trois sons. Cela nous suffit et nous parut valoir plus que la plus belle sonate de Beethoven ; le fait était clair, personne ne s'était approché de l'instrument. Les médiums avaient toujours été tenus par les mains.

MM. Hoffmann, Giorli, Purarelli et Pacini étaient du côté opposé de la pièce. On aurait pu suspecter « pardon » le Dr Sergi, mais il était à une trop grande distance et il aurait dû nécessairement abandonner la chaîne.

Donc, le phénomène fut très réel aucun doute ne pouvait en altérer la réalité.

Alors on fit la lumière, le député Ferri se retira et nous continuâmes encore quelques instants, car l'adieu venu de la force invisible nous conseilla de finir la séance.

Ce compte rendu mérite d'être complété par certaines particularités qui distinguèrent la séance. Nous avons dit ailleurs, que MM. Lombroso, Henri Ferri et M. Hoffmann se rendirent dans la chambre de direction, où en présence de l'ingénieur Parmiani et autres, on soumit à l'appréciation des deux anthropologistes estimés, deux épreuves de photographies spirites obtenues à Rome.

Un débat scientifique s'établit entre les trois savants.

Les particularités historiques d'une photographie où se distinguent les formes effacées de deux enfants, firent naître un grand intérêt chez les deux docteurs et alors les arguments des interlocuteurs entrèrent en pleine hypothèse spirite : « *Faites bien attention* », disait M. Hoffmann, « *que les spirites, beaucoup plus modestes que beaucoup de représentants de la science officielle,*

n'ont jamais prétendu s'imposer comme possédant une vérité absolue; ils se sont bornés à offrir une hypothèse, laquelle, par l'expérience acquise dans une longue série d'observations, est jusqu'à présent la plus logique et la plus rationnelle. »

M. Lombroso (et son acte fait le plus grand honneur à sa loyauté) s'adressant à MM. Ferri et Hoffmann réunis, ajouta : « *Plus logique et plus rationnelle...* Il est certain que de jour en jour, votre hypothèse devient aussi la mienne ».

Ab uno, disce omnes.

QUATRIÈME SÉANCE.

6 avril 1894. — Prennent part à l'expérience, MM. Charles Richet, de Paris; Schrenck-Notzing, de Monaco; Henry Siemiradzki, de Rome; Santangelo, de Venise; Bertuccio de Catane, et Hoffmann.

Les membres de l'Académie psychologique, MM. Lombardi, président; Cass. N., Giorli, Purarelli, Camilli, Pacini, avec courtoisie et sage décision prise sur le désir exprimé que la séance ait un caractère rigoureusement scientifique, s'abstinrent d'y prendre part. Les médiums empressés et aimables, comme toujours, comprenant, eux aussi, la nécessité d'une expérience rationnelle, se mettent à la disposition des expérimentateurs. Nous diviserons l'expérience en deux parties : phénomènes arrivés avec la lumière rouge, tournée vers la table; phénomènes constatés à l'aide de la lampe rouge tournée vers le mur. Les phénomènes obtenus sont les suivants :

Coups dans l'intérieur de la table.

Coups sur les chaises et le piano.

Courants sensibles de fluide à divers degrés de température.

Mouvements des chaises et de la table.

Mouvements convulsifs des médiums.

Anesthésie; insensibilité.

Avec les médiums alternés, comme nous l'avons dit précédemment, et placés de manière à offrir les plus sérieuses garanties de sécurité, nous entendons de petits coups dans la table, répondant plus ou moins aux questions des expérimentateurs.

Le médium C..., dit plusieurs fois avec humilité les mots : « *Je suis seul!* » le docteur Siemiradzki, interprétant la phrase comme il fallait, proposa que les mains du médium fussent réunies aux leurs, pour faciliter l'échange de la force psychique, et en même temps, il conseilla au docteur Richet, de mettre ses deux mains sur celles des médiums, sur la droite de C..., et la gauche de B...; il en faisait autant de son côté, pour la main gauche de C...

et la droite de G...; la droite du médium B... était tenue par la gauche du docteur Schrenk-Notzing, et la gauche du médium de G. par la droite du docteur Santangelo.

Le chevalier Bertuccio et M. Hoffmann annoncent qu'un courant froid court dans leurs mains; la même impression est ressentie par le docteur Santangelo; le premier ajoute qu'il sent le bras droit qui est en communication avec la main gauche de M. Hoffmann, comme gelé; les docteurs Siemiradzki et Richet, à leur tour, déclarent qu'ils ont les mains sensiblement impressionnées par l'air froid qui court le long de la chaîne.

La chaise du médium C... fut brusquement enlevée de dessous lui, la même chose arriva au médium de G..., qui resta néanmoins assis, mais un peu distant de la table, et toujours en contact avec ses voisins de droite et de gauche, la tête appuyée sur le bras droit du docteur Santangelo.

Les médiums sont tous trois en transe.

Le médium C... se lève, et par un mouvement rapide, il est renversé sur la table, pendant que sur ce meuble, résonnent les trois coups convenus pour donner de la clarté. On allume et nous trouvons le médium C... dans la position indiquée ci-dessus, la tête appuyée contre celle de G., les mains toujours tenues par les docteurs Richet et Siemiradzki.

On éteignit la lumière, et après peu d'instants, le médium fut replacé sur la chaise pendant que le docteur Siemiradzki annonçait qu'il était frappé au visage, comme par un puissant souffle d'air glacé, suivi bientôt par un courant d'air chaud.

Le médium C... se leva rapidement, comme s'il se produisait une lévitation. Le docteur Richet déclara à ce propos, que le médium ne s'était pas détaché du sol.

La chaise du médium fut poussée vers le piano, contre lequel elle frappa deux ou trois coups; le docteur Siemiradzki, passant alors sa jambe droite à travers les pieds de la chaise, la traîna près de la table, et il déclara à haute voix qu'il sentait comme une force qui tendait à la pousser vers cet instrument.

La chaise ainsi tenue en place et malgré cela, trois ou quatre coups très forts résonnèrent sur le piano.

Le docteur Richet tient les pieds du médium C... dans les siens, et serre constamment sa main droite, pendant que la gauche est toujours unie à celle de G., dont les deux mains sont assurées entre celles du docteur Siemiradzki, et néanmoins le phénomène des coups se reproduisit encore, à la demande de Richet, qui fit constater à tous les assistants le merveilleux du phénomène, parce qu'il est constaté dans des conditions de très rigoureux contrôle, et de façon à ne laisser place à aucun doute.

C'est admirable, c'est merveilleux, telles sont les exclamations du savant docteur parisien.

Le médium C... s'abandonne sur sa chaise, comme privé de forces ; alors on entendit des coups distincts, que le docteur Richet dit être frappés, derrière et dessous la chaise sur laquelle, lui Richet était assis ; on entendit après sur la table des coups qui annoncèrent qu'on voulait parler, et l'Esprit qui à la demande de M. Hoffmann déclara être celui de Hertz, frappa le mot : *adieu*.

M. Hoffmann insista, désirant que comme un hommage à la science et à la vérité, il se produisît encore un phénomène ; l'Esprit, avec des coups très forts, s'y refusa et répéta sa parole : *adieu*.

M. Hoffmann renouvela sa demande ; de forts *non* de Hertz lui répondirent ; mais au nom de la Lumière, au nom du devoir que nous avons tous pour que cela se fasse dans l'intérêt de la vérité et de la science, de sa propre élévation morale, Hoffmann lui ordonna de donner encore une manifestation.

Les médiums très agités, furent pris de mouvements désordonnés et convulsifs, pendant lesquels leurs mains restaient toujours en contact avec celles des expérimentateurs.

Le médium C..., avec un filet de voix répondit à M. Hoffmann : *oui, je le ferai*.

Cette lutte tumultueuse entre deux volontés tendant à réaliser deux désirs opposés, l'une envahissante, insistante, l'autre rétive à faire des concessions et déterminée à ne pas se laisser forcer par le motif de sérieuse considération donné par les docteurs Richet et Schrenk-Notzing.

Le docteur Siemiradzki joignit ses exhortations à celles de M. Hoffmann ; *oui, je le ferai*, répétait avec soumission le médium C...

Alors tout à coup on entendit un bruit de lutte ; les expérimentateurs, moins M. Hoffmann furent obligés de rester debout ; la table se leva du côté du médium C..., s'appuya fortement sur l'épaule droite du chevalier Bertuccio, et sur la poitrine de M. Hoffmann toujours assis ; puis avec un violent effort, elle se détacha du sol, passa sur la tête de tous, et vint tomber, renversée avec ses pieds appuyés contre le mur de la pièce opposée.

On éclaira, les médiums toujours en transe, avaient des agitations convulsives ; le docteur Richet fit des passes calmantes sur le médium C... ; le chevalier Bertuccio démagnétisa de G... ; le docteur Schrenk-Notzing piqua avec une aiguille les mains de B... pour constater l'anesthésie. Le médium resta insensible.

Les médiums étant réveillés, les mains de B... se couvrirent çà et là de petites taches de sang qui le surprirent beaucoup.

Le docteur Richet expliqua pourquoi le docteur Schrenk-Notzing avait essayé cette expérience de grande importance ; il s'excusa auprès du médium.

Ce dernier sourit et avec bonne grâce, il pardonna au professeur de Monaco, sa petite faute scientifique.

Les médiums dans cette importante séance, se sont montrés d'une urbanité sans égale, ce dont tous les assistants voulurent les féliciter.

Entre les docteurs Siemiradzki, Richet et Schrenk-Notzing, eut lieu un échange d'explications et d'essais, pour prouver d'une manière rigoureuse que la table ne pouvait être soulevée par personne, parce qu'elle était pesante, puis parce que les médiums, selon la déclaration unanime des assistants, n'avaient pas un instant quitté la chaîne.

M. Hoffmann pour compléter ces éclaircissements, ajouta sur son honneur, et sa déclaration fut confirmée par MM. Bertuccio et Santangelo, qu'il n'avait jamais quitté ses deux voisins de droite et de gauche, et qu'un moment il avait senti sa tête sous le piano et entre les pieds de la table.

Les docteurs Richet et Schrenk-Notzing reproduisirent des coups sur les diverses parties du piano, et ainsi on constata que ceux donnés par la force psychique, dans les conditions décrites ci-dessus, avaient frappé la partie inférieure du meuble, c'est-à-dire la table d'harmonie, qui couvre le châssis des cordes.

La séance commencée à 9 heures 1/4, fut terminée à 10 heures 1/2.

Cinquième séance.

8 avril 1894. — Cette séance eut un caractère purement familial, et comme il s'agissait d'une soirée d'adieux, tous les membres de l'Académie étaient présents. S'y trouvèrent MM. Richet, Schrenk-Notzing, Siemiradzky, Santangelo, Hoffmann, Lombardi, cav. D. N., Giorli, Bertuccio, Alegiani, Parrilli, Camilli, Lombardi, Eusapia Paladino et Mlle Amalia Alegiani et les médiums B..., C. F..., de G...

Au commencement de la séance, le docteur Siemiradzki et Eusapia Paladino manquaient, ils vinrent plus tard.

Les trois médiums furent placés en chaîne, restant en communication l'un avec l'autre. Les docteurs Richet et Schrenk-Notzing, étaient assis, le premier à gauche de de G... et l'autre à la droite de C...

Les autres expérimentateurs gardèrent dans la chaîne, leurs places habituelles, excepté les dames qui restèrent en dehors du cercle.

Avant de commencer pourtant, on lia le piano par le travers avec une forte corde, et on cacheta avec de la cire les bouts à leur point de réunion, en se servant d'un timbre spécial, fait avec l'anneau de M. Schrenk-Notzing.

Les phénomènes ne se firent pas trop attendre, bien que la lumière rouge

éclairât la salle d'une faible lueur ; malgré cela, chacun pouvait voir distinctement les objets et les personnes.

Au commencement on entendit un fort roulement au centre de la table ; il semblait que quelqu'un jouât du tambour ; puis la table commença à se remuer dans diverses directions.

Les mouvements ayant cessé, on entendit des coups très forts, semblables à des coups de marteau.

Pendant ce temps, C... entraînait en trance. Le docteur Schrenk-Notzing qui le tenait par la main, ne le quitta pas un instant, et pourtant les poignets du médium, bien que boutonnés tombèrent sur la table.

En ce moment, le docteur Siemiradzky arriva avec Paladino, on suspendit la séance ; tous étaient charmés et surpris de cette visite inattendue.

Eusapia témoigna le désir de faire partie de la chaîne, mais M. Hoffmann l'en dissuada.

On décida de continuer comme on avait commencé avec les médiums de l'Académie. Les deux arrivants s'assirent hors de la chaîne.

Quelques bruits entendus sur le piano nous firent espérer quelque manifestation musicale ; mais l'Esprit interrogé, répondit par deux coups frappés sur l'instrument. D'autres coups plus légers s'entendirent toujours sur le piano ; le châssis inférieur et les candélabres furent remués. La crise nerveuse de C... augmenta toujours jusqu'au point de le renverser à terre, presque évanoui. La chaîne fut rompue pour un moment ; il s'éveilla et nous attendîmes qu'il se fût reposé pour reprendre la séance.

On recommença l'expérience ; la table se mit à onduler et à glisser sur le pavé, puis subitement elle se souleva du sol, et planant tranquillement dans l'espace, elle y resta suspendue quelques secondes, puis retomba.

Il faut noter un fait, lequel mérite d'être rapporté, surtout parce qu'il est en dehors de l'influence des trois médiums.

Le docteur Siemiradzky était assis en dehors de la chaîne, près de Paladino, la tenant par la main. Quand la table fut pour tomber, il se sentit toucher sur le dos, et se retournant pour voir qui c'était, il ne découvrit personne ; parlant à la personne la plus proche on lui répondit que personne ne s'était approché ; il attribua cette innocente plaisanterie à John King, qui se manifeste d'ordinaire avec Eusapia Paladino.

Pendant ce temps, le médium C... fut soulevé de terre. Plusieurs personnes purent constater sa lévitation.

Le docteur Richet lui-même vérifia ce phénomène, et s'assura que le médium était réellement soulevé ; M. Schrenk-Notzing à son tour, put affirmer la lévitation de C...

En même temps, la table se souleva d'abord sur deux pieds, puis après

quelques essais, elle fut soulevée en l'air, et après retomba bruyamment près du médium, pendant que ce dernier descendait à terre; de nouveau nous entendîmes remuer les flambeaux du piano, pendant que de très légers coups frappaient sous le clavier.

A l'improviste, le médium C..., sentit qu'on lui enlevait sa chaise qui fut lancée à une petite distance de lui.

La force psychique commença alors à frapper plus fort sur le piano, nous la priâmes, plusieurs fois, de nous donner quelques phénomènes musicaux, mais elle nous répondit négativement, en frappant des coups puissants sur le coffre de l'instrument.

A ce moment, on dit typtologiquement le mot : *Adieu*.

Très déconcertés par ce départ imprévu, nous insistâmes pour que l'agent occulte restât avec nous encore quelques minutes, nous nous serions contentés d'une seule note, d'une seule vibration de corde, mais encore une fois, on nous répondit : *adieu*.

Puis une communication typtologique nous fit connaître la présence d'une personnalité psychique, qui donne d'habitude des phénomènes musicaux.

Nous éclairâmes un instant; le médium C..., de nouveau en transe, fut placé devant le piano et on ôta les cordes qui fermaient l'instrument; aussitôt la lumière éteinte on commença à entendre divers accords, annonçant l'exécution d'un morceau de musique, l'attente ne fut pas longue; aux premiers accords en succédèrent d'autres plus forts, la puissance des coups augmenta démesurément: une vraie rapsodie mélodico-harmonique fut exécutée par des mains très puissantes, qui par moments semblaient se quadrupler sous l'influence d'une force inconnue. Cette mélodie caressait l'oreille, remuait les âmes et les plongeait dans une douce et confuse rêverie.

Par instants il nous semblait entendre un orchestre complet, exécuter avec une puissance sans pareille une musique inconnue, pendant qu'une main lumineuse et phosphorescente élevée en l'air, au-dessus de la tête du médium, battait de temps à autre la mesure; tantôt il y avait excitation des mystérieux exécutants, on les entraînait comme en tourbillonnant dans un crescendo rossinien, les artistes invisibles faisaient ralentir le torrent impétueux des notes; ils en adoucissaient l'effet, comme un Ketten, un Rubenstein seuls eussent pu le faire.

Il faut noter qu'au plus fort de l'exécution, des coups résonnaient sur le couvercle supérieur du piano, accompagnant en quelque sorte le mouvement rythmique des phrases musicales; et les cordes internes résonnaient comme la harpe, touchées par une main inconnue.

MM. Richet, Schrenk-Notzing et Siemiradzky étaient enthousiasmés, tant ils appréciaient cette puissante audition.

M. Hoffmann voulut rappeler que parmi les assistants, plusieurs parmi eux représentaient deux nations sœurs, la Germanie et la France, à quoi la médiumnité répondit, certainement influencée suggestivement, en aidant à exécuter les principales phrases des hymnes nationaux germains et français.

La séance ne pouvait avoir une fin plus brillante.

L'exécutant ou les exécutants furent applaudis ; le médium réveillé lentement, fut chaudement complimenté et à la demande du docteur Richet, qu'il eût la complaisance de s'asseoir encore au piano, pour nous faire entendre dans l'obscurité complète quelque nouvelle phrase musicale, il tenta mais en vain de satisfaire le physiologiste français ; ses doigts, quoique très agiles, ne purent produire un simple accord ; les dissonances qui s'ensuivirent témoignaient avec toute évidence qu'il ne pouvait jouer dans l'obscurité.

Le docteur Richet convint que M. C... était un médium doué de hautes facultés ; lui serrant la main en le remerciant, il ne le quitta pas sans l'avoir recommandé à M. Hoffmann, engageant ce dernier à développer une aussi belle médianimité avec des séances régulières, pas trop fréquentes.

La séance fut finie à dix heures trois quarts.

EPILOGUE

COMTESSE MAINARDI. — « *Aprésent, c'est à la science, monsieur Richet, de se prononcer sur ces phénomènes.* »

DOCTEUR RICHEL. — « *Madame, la science seule ne suffit pas.* »

(Séance du 27 mars 1894.)

Jusqu'à quel point les contractions du tendon du péroné du docteur Schiff ; les commentaires de Huxley, sur la célèbre doctrine de Descartes à propos de l'automatisme des actes, ou de l'ondulation réflexe, automatisme des actes réflexes ; les théories de Hartmann sur l'animisme ou sur le dédoublement du médium, ou sur la suggestion individuelle ou collective des modernes hypnotiseurs, ou du truc vulgaire des opposants systématiques ! jusqu'à quel point ces données pourront-elles expliquer les phénomènes que nous avons décrits ? nous ne pouvons le savoir.

Aux deux premiers répondent victorieusement les travaux de W. Crookes, de Zöllner, de R. Wallace, de Aksakoff, de Ochorowicz, de Brofferio, de Pioda.

Aux derniers le docteur Richet répond par les phrases suivantes que nous leur dédions : « Ce sont là des faits que je ne crains pas de qualifier d'absurdes, bien plus absurdes que tout ce qu'on peut rêver. Et cette absurdité est si grande que ce n'est pas une des moins bonnes preuves (morales) de

la réalité de ces phénomènes, que cet excès dans la bêtise, tel qu'on a peine à comprendre qu'elles aient été forgées et construites de propos délibéré » (1).

Il s'agit de phénomènes qui ne se discutent pas avec des textes officiels à la main, avec un esprit nourri d'idées préconçues et d'axiomes scientifiques, car ils veulent être médités et discutés par le *moi conscient*; c'est l'objet de nos observations.

La science s'est désormais prononcée sur la vérité des phénomènes, ce n'est pas le moment d'en discuter ici.

Il reste à établir si la cause qui les produit est, ou non, étrangère aux médiums.

A présent parmi les phénomènes obtenus, il en est, tels que ceux par exemple d'écriture directe, qui servent à éclairer d'une lumière puissante le point contesté; on ne voudra pas nous accuser d'orgueilleuse modestie scientifique, si grâce à ces phénomènes nous sommes d'avis que l'existence d'une cause intelligente, libre, indépendante de la volonté des médiums et des assistants est suffisamment démontrée.

Cette hypothèse, qui à notre avis, n'a rien d'absurde et d'irrationnel, nous la présentons à nos lecteurs, laissant à qui il appartient la tâche d'observer, de méditer et de conclure.

Rome, mai 1894.

G. HOFFMANN, L. PACINI.

Traduit par le général X.

L'ORIGINE DE L'HOMME (2)

Le périsprit, pour les raisons déjà exposées, étant invisible et impalpable dans les expériences médianimiques de spiritisme et dans les phénomènes spontanés, parmi lesquels il faut compter les cas de maisons *hantées* qui ne sont nullement provoqués, l'esprit ne peut être visible ou tangible; il ne peut se faire entendre ou se manifester, d'une autre façon quelconque, qu'en accomplissant une condition indispensable.

Voici la condition: l'esprit qui veut mettre à profit les facultés inhérentes à son état d'esprit libre, doit tirer des fluides grossiers et matériels qui existent dans le corps humain du médium volontaire des séances spirites; ou bien des médiums inconscients, dans les cas de phénomènes non provoqués, inattendus et spontanés, d'apparitions et de maisons hantées.

(1) *Annales des sciences psychiques*. N° 1, janvier-février 1893, page 2. — Paris, Félix-Alcan, éditeur.

(2) Voir la *Revue* du 1^{er} décembre 1894.

Il paraît qu'entre ces fluides, il existe quelque différence pour chaque classe de phénomènes.

L'esprit qui tire les fluides des médiums, les mélange à sa façon, avec la substance de son propre péricrisp, pour les rendre compactes et leur donner une densité telle qu'ils puissent tomber sous les sens de l'homme. C'est ainsi que se présentent les cas de matérialisation et d'apparition d'esprits, où leur péricrisp condensé devient visible et tangible, où ils font entendre leur voix, et manifestant, en tout cas, d'une manière quelconque leur présence et leur action.

L'hypothèse qui du reste aujourd'hui n'est plus une hypothèse, du mélange des fluides humains avec la substance péricrispale explique tous les cas d'apparitions corporelles des esprits comme s'ils étaient des êtres vivants ; et par elle s'expliquent aussi les cas de photographies des esprits, la translation d'objets matériels et lourds sans l'intervention de l'homme, et tous autres phénomènes médianimiques.

Cette hypothèse explique la condensation de la substance péricrispale, qui faute de quantité suffisante de fluide humain peut être partielle et incomplète, ou vaporeuse, et tous les phénomènes avortés ou mal réussis.

*
*
*

Le savant écrivain M. Arthur d'Anglemont, dans sa philosophie transcendente, « L'OMNITHÉISME », et précisément dans le volume intitulé « LES HARMONIES UNIVERSELLES » (1) démontre ainsi l'existence de ce deuxième corps.

« Lorsqu'un membre, bras ou jambe, a été supprimé dans l'organisme corporel tangible, il arrive fréquemment que celui qui a été victime de l'amputation de ce membre ressent des douleurs plus ou moins caractérisées qui lui en rappellent la présence, car ces douleurs se manifestent sur tout le parcours de l'organe qui a été retranché, et principalement à ses extrémités comme si cette partie du corps n'eut point été amputée.

« A quelle cause attribuer un tel phénomène si ce n'est à la présence permanente de l'âme qui rayonne dans le réseau nerveux du deuxième et du troisième corps, comme elle rayonne dans le réseau nerveux du premier, leur donnant à tous leur sensibilité ?

« Mais quand l'amputation d'un membre a lieu, ce n'est que le premier corps qui la subit, les deux autres y échappant en raison de la grande ténuité de leur matière constituante qui ne peut éprouver aucune atteinte.

(1) L'OMNITHÉISME se vend à la *Librairie psychologique et sociologique* ; 2, place du Caire, à Paris ; et à la *Librairie Editrice*, CHIURAZZI, piazza Cavour, 48 et 60, à Naples (Italie).

M. d'Anglemont n'indique pas un mais deux corps subsidiaires, deux périsprits concentriques, superposés l'un à l'autre, dont l'extérieur, comme il le dit ailleurs est abandonné par l'esprit à la mort du corps charnel, en conservant toujours le corps intérieur.

Moi-même, dans un écrit du 12 décembre 1891, envoyé à M. Dufilhol et resté inédit, en parlant du périsprit, je disais :

« L'âme, le périsprit et le corps sont formés d'une même substance combinée avec une modalité différente et dans des états divers.

« Les états plus rudes et grossiers appartiennent de raison au corps ; et comme la grossièreté diminue vers le centre, les états plus subtils et plus sublimes appartiennent à l'âme. Mais ces trois composants de l'homme, âme, périsprit et corps, possèdent, d'un individu à l'autre des états et modes différents et variés, mais tous en relation avec la hauteur intrinsèque à laquelle l'âme a su s'élever.

« Supposons par exemple que le total des états ou des modalités de ces trois composants de l'homme, soit 1.000, en partant de l'unité de la partie extérieure du corps, et en allant jusqu'à 1.000, qui représentera l'élévation de l'état le plus perfectionné et intérieur de l'âme. En continuant avec cette hypothèse, admettons que le plus grand nombre des états appartienne au corps, comme le plus compact et imparfait, et que le nombre moindre appartienne à l'âme comme la plus subtile et la moins imparfaite ; le nombre moyen appartiendra rationnellement au périsprit.

« En distribuant de cette façon les états, dans la proportion de 1 : 2 : 3, le corps en aura 500 ; le périsprit 334, et l'âme 66.

« Il paraît clair et rationnel, que le périsprit ait une partie de ces 334 états divers de substance qui s'approche à la densité de l'état plus parfait du corps, lequel est l'intérieur, et une autre partie plus conforme à l'état moins parfait de l'âme qui est l'extérieur, car il a un contact immédiat avec ces deux états.

« Il semble aussi logique de supposer que l'âme ne puisse porter avec elle, dans la vie de l'espace, les états trop grossiers plus rapprochés du corps charnel, et qu'elle garde au contraire, les états de son corps auxiliaire qui sont plus en analogie avec elle-même. Elle abandonne donc, au moment de la mort corporelle, la portion des états extérieurs qui lui seraient une entrave dans la vie sidérale. La séparation de ces états doit, à mon avis, se vérifier en glissant l'un sur l'autre comme les cylindres concentriques de la lunette d'approche. »

Comme on le voit ce n'est pas précisément la théorie des deux corps de M. d'Anglemont, mais elle aussi admet la non uniformité des états dans toute la substance périspiritale.

La preuve la plus frappante, la plus probante, la preuve suprême de l'existence de ce deuxième corps formé d'énergie, de cette force animique du përisprit nous est donnée par l'expérience suivante, si elle est réelle et vraie, selon « Lux » (Revue qui se publie à Rome), du mois d'avril 1893, et qui avait été publié dans un journal américain. Voici l'expérience :

Un savant américain de Philadelphie, le professeur Hugues, expérimentateur passionné, est depuis longtemps convaincu que l'âme existe et qu'elle fait partie de notre corps.

Selon lui, tout corps humain contient un second corps identique au corps matériel, lui ressemblant en tout dans sa forme impalpable et invincible.

« Un jour, dit le professeur Hugues lui-même, je me sentis amené à réfléchir à propos des plaintes d'un ami à qui on avait amputé une jambe. Il se ressentait d'atroces élancements dans la partie qui n'existait plus et il ajoutait que la douleur au-dessous du genou était si forte; que plus d'une fois il se sentait contraint d'avancer la main comme pour saisir le membre où il souffrait.

« Pendant plusieurs années ce fait névropathique fut pour moi l'objet de continuel et longs travaux. Le jour où je crus avoir trouvé le moyen pratique pour avancer dans mes recherches je résolus de tenter l'expérience.

« J'avais inventé un instrument, un microscope d'une très grande puissance, par le moyen duquel j'étais parvenu à distinguer le plus imperceptible microbe de l'air.

« J'allai rendre visite à un ami qui avait perdu un bras dans la guerre de 1863, et lui expliquant, le mieux que je pus, ce que je désirais de lui, je le priai de poser sa main imaginaire sur une feuille de papier blanc.

« Agissez, lui dis-je, comme si vous aviez encore votre bras ; c'est-à-dire mettez sur cette feuille la main que vous n'avez plus.

« Mon ami sourit et après quelques paroles d'encouragement de ma part, il finit par accéder à mon désir. Je tins alors le microscope à une faible distance de la feuille, et un monde tout à fait nouveau se révéla à mes yeux. La main n'avait aucune forme palpable mais elle était très apparente. Je pouvais suivre les mouvements des doigts qui trahissaient l'impatience et l'incrédulité de mon ami.

« Je priai mon ami de regarder à son tour. Il appliqua son œil à la lentille et laissa échapper une exclamation que je n'oublierai jamais : il avait vu sa main fluïdique. Après que la première impression d'étonnement se fut dissipée je le priai d'écrire une phrase avec l'aide de la main fantôme. Il obéit.

« Qu'on juge de notre étonnement, mêlé à une sorte de terreur, lorsque

nous lûmes sur le papier, parfaitement tracée, comme une légère vapeur que le souffle laisse sur le cristal la phrase suivante :

QUI SAIT ? (1)

MM. les matérialistes seront bien scandalisés de l'outrecuidance de ces fous, de ces gueux spirites qui osent s'introduire dans leur propre domaine ! Non seulement ils se permettent d'y renverser toutes leurs théories concernant les propriétés de la matière en la faisant procéder de l'énergie, et l'énergie de l'esprit, mais en usurpant leurs théories, ils se complaisent à expliquer avec elles, tous les fonctionnements de la vie ; ils affirment l'existence et la persistance de l'esprit, de la pensée libre, de la volonté après la mort ; ils posent aussi le principe de l'évolution similaire et commune de l'esprit et de la matière, vers la perfection infinie.

Ils expliquent encore le phénomène combattu à outrance par toutes les autres écoles philosophiques, celui de la pluralité des vies et la réincarnation, ces corollaires obligés de la théorie de l'évolution déjà démontrée par l'exemple que nous avons rapporté plus haut, de l'*acide carbonique* combiné avec le *calcium*, qui, lorsqu'ils se décomposent, retournent dans l'atmosphère pour y combiner de nouveaux corps.

Les spirites retrouvent enfin dans le champ matérialiste, l'existence scientifique de deux états de la matière : l'état *physique* et l'état *psychique*.

*
* *

Dans l'ordre moral se produit exactement ce qui se vérifie dans l'ordre physique ; en fait si nous fixons notre attention sur les malades, les estropiés, les aveugles, les sourds, les muets, les crétins, les fous ; aussi sur les bien portants, les vigoureux, les adroits, les heureux, les riches, les beaux ; enfin sur le barbare stupide et criminel, sur les hommes doués d'un génie supérieur, d'une vertu extraordinaire, nous sommes péniblement frappés par toutes ces énormes différences, et nous sommes nécessairement conduits à reconnaître que tous ces états divers sont la conséquence de l'évolution progressive de la matière physique dans les existences diverses, sous l'action de la substance psychique.

*
* *

« Je crois, dit Darwin, que tout le règne animal dérive des quatre ou cinq types primitifs, et peut-être le règne végétal, d'un nombre égal ou moindre

(1) « (Remarque de la rédaction de la *Revue spirite*). Sile fait est indiscutable, pourquoi le professeur Ilugues n'a-t-il pas vulgarisé sa découverte ? Cette preuve eût intéressé les savants des deux mondes et jusqu'à preuve du contraire, nous dirons : *Se non e vero e bene trovato* ; cependant les recherches de M. Lecomte insérées dans la *Revue* d'octobre 1894, confirment l'expérience du professeur Hugues, ou du moins lui donnent l'apparence de la réalité. (P. G. L.) »

encore de types. L'analogie, toutefois, me conduirait plus loin encore, c'est-à-dire, à la croyance que tous les animaux et toutes les plantes dérivent d'un prototype unique... *

Qu'elle est grandiose cette idée du Créateur, qui avec la seule loi d'évolution a engendré la vie dans toutes ses infinies manifestations ; cette idée est aussi l'expression de la justice la plus sublime.

Sans doute toutes ces formes de la matière, dépendantes les unes des autres moyennant des séries de relations complexes, tirent leur origine des lois qui s'accomplissent en nous et en dehors de nous-mêmes.

Le physiologiste affirme que les corps *inorganiques* sont la résultante de l'union ou de la décomposition des corps, chacun de ces corps ayant une nature différente, sans qu'aucun d'eux ait jamais été *engendré*, ce qui fait qu'ils n'ont ni ascendants ni descendant de leur espèce, état remarquable qui les fait différer des corps organisés qui dérivent toujours de corps *vivants* semblables.

Si l'on prend au hasard un corps organique, le *sulfate de calcium* par exemple, l'analyse le montre composé de *calcium*, d'*oxygène* et d'*acide sulfurique* qui lui-même est formé de *soufre* et d'*oxygène*. Prenons maintenant un corps organique, la *gélatine animale* par exemple ; à l'analyse, il résultera qu'il est composé de *carbone*, d'*hydrogène*, d'*azote* et d'*oxygène*. Donc, les corps *inorganiques* comme les corps *organiques*, ont besoin pour leur formation de principes *élémentaires inorganiques*.

Que les corps vivants ou organiques aient *besoin d'autres corps semblables*, pour leur *génération*, c'est ce qui *arrive aujourd'hui* ; mais... AUTREFOIS ?..

Autrefois cela se produisait tout autrement, paraît-il !..

La Terre en se séparant de la nébuleuse qui lui donna l'origine en vertu de la loi éternelle de l'absorption, de l'intégration et de la transformation de la matière, portait dans son sein le germe qui devait engendrer, à travers des évolutions infinies tous les états passés, présents et futurs.

Examinons-en brièvement le mode.

* *

La science moderne, de même qu'elle mesure les abîmes de l'espace et surprend le mouvement des mondes qui roulent sur nos têtes, peut aussi, logiquement, affirmer l'origine du monde que nous habitons.

Il était impossible à la matière ignée, c'est-à-dire à l'état radiant, dès le début, de donner la vie non seulement aux végétaux et aux animaux organisés, mais aussi à un corps quelconque de ceux que nous connaissons.

Comme la *force vive*, qui sous quelque forme qu'elle se présente ne cesse jamais d'engendrer celle qui, dans l'état le plus pur, formait alors la totalité de notre globe sous l'influence des autres astres qui l'entouraient, elle dut

intégrer sous une certaine forme une partie de l'énergie qu'elle avait reçue par sa formation, en même temps qu'elle en recevait encore de ces astres sous une autre forme.

Cette absorption et cette intégration de la *force vive*, produisirent une transformation de la matière qui commença à se manifester sous l'état gazeux, en engendrant une masse qui environnait le noyau planétaire.

La continuation de ce travail de la *force vive*, détermina des conflagrations; il survint ensuite le refroidissement des couches gazeuses superficielles. La loi d'équilibre en s'établissant dans la température se condensa et dilata les gaz selon leurs positions respectives, relativement au noyau. Les conflagrations continuèrent encore et déterminèrent les différences de sa constitution, l'hydrogène et l'oxygène surgirent produisant par leur combinaison l'état liquide qui se précipita sur la planète.

La catastrophe dut être terrible, quand la première eau tomba sur l'énorme masse effervescente. L'évaporation dut être aussi rapide que la condensation fut immédiate; d'autres conflagrations arrivèrent ensuite et puis d'autres et d'autres encore... qui pourrait en calculer le nombre !... De ces conflagrations naquirent l'état solide et la première croûte terrestre.

Continuant toujours le travail éternel d'absorption, d'intégration et de transformation d'autres gaz se déterminèrent, qui à leur tour, combinés avec les liquides, produisirent de nouveaux solides. Lorsque l'état liquide, au moyen de sa température et de l'acide carbonique se trouva dans des conditions favorables pour prêter un aliment à la vie végétale, la première manifestation de la vie organique fut engendrée.

Des masses protoplasmiques d'abord, puis des cellules, s'unirent et formèrent la vie individuelle dans son expression la plus simple.

Moyennant l'évolution et la sélection naquirent les premiers animaux qui disparurent dans les tourbillons vertigineux des transformations incessants de la matière, ce qui nous est révélé par les squelettes ensevelis dans les couches de la Terre.



Lorsque nous fixons notre attention sur ces planètes dont la texture et l'apparence furent cause qu'on les confondit avec la pierre, leur croissance ne se produisant pas du dedans au dehors, nous pouvons, à bon droit, imaginer quelque chose de semblable et par l'analogie déduire avec toute sûreté, le *passage du minéral au végétal* moyennant l'évolution. De même nous déduisons le *passage du végétal à l'animal*, quand nous examinons ces animaux qui semblent plutôt des végétaux par leur organisation et par leur forme.

La géologie a surpris nombre d'organismes, qui tout en n'étant pas les

primitifs, se sont toutefois éteints pour ne plus réapparaître ; ils montrent une gradation progressive dans les règnes végétal et animal, en harmonie avec les conditions de la croûte terrestre, aux frais de laquelle ils existèrent.

La retraite des eaux dans les parties basses de la surface de la terre, produisit des catastrophes parmi les êtres organiques autrefois aquatiques, qui passèrent d'un ambiant dans l'autre ; ces souffrances déterminèrent les sélections et les évolutions nécessaires, et les végétaux se perfectionnèrent et augmentèrent en nombre ; il en fut de même pour les animaux qui trouvèrent en eux leur propre nourriture.

Dans certaines contrées de la terre la nourriture végétale dut être insuffisante pour les alimenter et la lutte pour l'existence poussa les êtres à devenir carnivores.

La conformation géologique montre le même phénomène, toujours renouvelé ; les formes organiques changèrent, furent en relation directe avec les moyens nutritifs et les êtres organiques se perfectionnèrent peu à peu, des formes les plus rudimentaires aux formes les plus compliquées ; les espèces se multiplièrent en variétés infinies.

Néanmoins le squelette humain ne se trouve que dans les couches les plus superficielles de la croûte terrestre, ce qui prouve que des millions et peut-être des millions d'années se passèrent avant que l'homme fit son apparition sur la terre.

*
* *

La vie organique, comme tout dans l'Univers, est une chaîne d'anneaux ininterrompus. La cellule, ou mieux, l'atome dont elle est formée, fut sans aucun doute le premier anneau et l'homme est le dernier que nous connaissons. De sorte que, en remontant à rebours la chaîne par toutes les formes disparues, nous trouverons parmi celles-ci, depuis l'*homo sapiens* de Linné jusqu'à la *torule* cet être microscopique qui se développe dans la fermentation.

Huxley dit : « Je suis parvenu à me former la conviction que les êtres vivants constituent en réalité une science unique. »

La loi qui veut que *omnes vivunt ex ovo*, ou comme dit Virchow, que « *omnis cellula e cellula* », n'est pas aussi absolue qu'on le prétend, vis-à-vis des faits qui montrent des exceptions.

Plusieurs naturalistes et physiologistes, considérant que dans certaines contrées de la terre sont apparus des végétaux et des animaux inconnus auparavant, ont conclu que les corps inorganiques peuvent se transformer en corps organiques. L'affirmation a été rudement combattue, mais des expériences faites au moyen de l'*eudiomètre*, qu'il serait trop long de rapporter

ici, ont démontré que l'affirmation était vraie, chose qui, du reste, avait été pressentie par Claude Bernard le grand physiologiste.

*
* *

En considérant attentivement les faits, depuis le minéral jusqu'à l'homme on trouve que le minéral est formé par la combinaison des éléments qui le composent ; de ce que l'on n'a pas réussi jusqu'à présent à décomposer ces éléments, est-ce une raison pour les déclarer définitivement des corps simples.

Le végétal se reproduit par la semence produite par lui-même, et les animaux d'ordre inférieur par des œufs qu'ils déposent au hasard, laissant à la nature le soin de la germination ; d'autres animaux, plus parfaits, cherchent un abri pour leurs œufs ; d'autres, plus parfaits encore, le fournissent eux-mêmes. En remontant ainsi l'échelle zoologique nous trouvons les mammifères qui développent l'œuf dans l'intérieur de leur corps. Donc à mesure que l'être devient plus parfait, il a toujours besoin de soins plus grands pour sa conservation.

Nous pouvons enfin en déduire :

Que les êtres organiques sont susceptibles de se produire par les corps inorganiques ; que les conflagrations, les catastrophes et les souffrances sont un moyen pour l'évolution vers la perfection ; que la génération, moyennant les germes, est le résultat du perfectionnement ; que la force végétale qui existe dans tout l'univers est la matière unique ; que la matière organique est la forme la plus parfaite qui soit venue, en conquérant la vie en vertu de l'évolution.

G. PALAZZI.

(A suivre.)

EN NORMANDIE

Monsieur Leymarie,

Il y a déjà plusieurs années que j'ai l'honneur d'apporter, de temps en temps, ma modeste part de collaboration à cette *Revue* dans laquelle j'ai fait mes premières armes. Ah ! si toutes lui ressemblaient, et si animées du même idéalisme qui la distingue, elles ouvraient généralement leurs colonnes aux chercheurs consciencieux de tous les partis : catholiques, protestants, spiritualistes, libres penseurs, voire même matérialistes que nous coudoyons à chaque instant, nous serions tolérants les uns pour les autres et animés d'une commune bonne foi !

Dans l'un de mes précédents ouvrages, effleurant cette question encore si controversée du spiritisme, j'écrivais ceci :

« L'église défend de s'occuper de spiritisme ; catholique soumis je m'in-

eline. Mais, s'ensuit-il qu'il faille nier pour cela les faits extraordinaires qui viennent réveiller de temps en temps l'attention des chercheurs ? Ouvrons la Sainte Ecriture elle-même ; ne fourmille-t-elle point, à chaque instant, de faits analogues ? Et comment ce qui s'est passé de tout temps ne serait-il plus possible aujourd'hui. »

Une autre fois, parlant devant un auditoire trop peu nombreux, non à cause de la valeur du conférencier, mais pour l'importance du sujet qui nous réunissait alors, je m'exprimais en ces termes :

« Tant il est vrai que si chacun doit se garder d'une croyance exagérée à l'égard de ces histoires de sorciers et de revenants, histoires dont le résultat, la plupart, est de propager la superstition, eh bien ! on ne peut s'empêcher, malgré tout, en présence des faits reconnus chaque jour, on ne peut s'empêcher dis-je de se demander si ceux qui parlent de la sorte, ne sont pas eux-mêmes dans le vrai, et s'ils ne pourraient pas nous gratifier à leur tour, des épithètes souvent injurieuses dont nous nous plaisons à les accabler. »

Cette réflexion, Monsieur, m'est revenue plusieurs fois à l'esprit en ces derniers temps ; je depuis assez longtemps je me proposais de vous entretenir à ce sujet, sollicitant de votre amabilité, et de notre affection déjà ancienne, une réponse par cette même voix de la *Revue* car je ne doute point que le sujet doit intéresser plus d'un lecteur.

J'habite la Normandie, province assez bien partagée au point de vue intellectuel ; je vit retiré depuis bientôt quatre ans, à la campagne où je me plais à converser avec les paysans. Ici, dans les heures de repos, pendant la journée, mais surtout le soir à la veillée, on s'entretient surtout des sorciers et des revenants. Qu'il y a-t-il donc de vrai, -- je le demande à un spirite éclairé et à un homme instruit -- qu'y a-t-il donc de vrai dans ces histoires qui sembleraient à première vue invraisemblables, et dignes vraiment d'être rangées parmi les contes à dormir debout ! Ainsi, par exemple, des gens intelligents, -- je le dis à dessein -- racontent gravement l'histoire d'une jeune fille « *lutinée* », et qui aurait vécu autrefois, durant de longues années dans le cimetière d'une petite commune des environs de Bayeux, sans pouvoir sortir de ce cimetière, jusqu'au jour où, un *devin*, serait parvenu à la guérir, la forçant, certain dimanche, à pénétrer dans l'église du village, tandis que le prêtre offrait le Saint Sacrifice ?

Ce qu'on raconte encore ici, ce sont les terrifiantes histoires de gueux, apparaissant tout à coup, sous la forme d'animaux domestiques, et, -- remarquez ce détail, -- ne se découvrant que lorsqu'un brave de la réunion soit parvenu à frapper l'animal, de telle sorte *que le sang coulait*.

Oui Monsieur, voilà ce que racontent couramment, à la campagne, et ici,

peut-être plus que partout ailleurs, des gens intelligents, très probes et non prompts cependant à s'emballer. Encore une fois, que faut-il penser de tout cela !

L'an dernier, encore, les feuilles locales ne racontaient-elles pas, péniblement, des faits de cette nature se passant dans une forêt du Calvados. S'agissait-il de simples farceurs ? hypothèse possible, au surplus, mais il pouvait aussi s'agir d'autre chose. Donc, un mot de réponse je vous prie, que je me ferai un devoir de transmettre à ces braves gens, au milieu desquels je me plais à converser, à m'entretenir de ces sortes de faits pour lesquels ils demandent eux-mêmes *un po piu di luce*.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments bien dévoués,

E. Michel.

Réponse. — Nos professeurs de magnétisme, les Puysegur, les Deleuze, les Du Potet, les Lafontaine, etc., par leurs expériences publiques, et par leurs écrits ont cent fois prouvé qu'un sujet mis en état de somnambulisme magnétique ressentait, réellement, tout ce qu'il plaisait au magnétiseur de lui suggérer ; un verre d'eau mêlé d'un acide amer, devenait tour à tour du lait, du bordeaux, du champagne, de l'anisette, un violent poison ; s'il lui était ordonné de boire beaucoup, le sujet était en ébriété et il vomissait ; il avait tous les symptômes de coliques atroces, si le suggestionneur lui commandait de boire du poison ; il ne pouvait non plus dépasser une ligne tracée avec de la craie, cet état fictif eût pu durer indéfiniment.

Ces expériences, M. le Dr Charcot et tous ses élèves, dits de l'Ecole de la Salpêtrière, les Voisin, les Dumonpallier, les Richet ; de même les Docteurs de l'Ecole de Nancy les ont tant renouvelées, sous le nom d'hypnotisme, qu'ils en sont devenus usuels et tombés dans le domaine public. Ces célèbres professeurs, négateurs du magnétisme depuis Mesmer, avec leurs prédécesseurs depuis plus de cent ans, ont fait avec raison défendre son application par le vulgaire dès qu'ils en ont eu reconnu la puissance thérapeutique. Eux seuls peuvent hypnotiser ou magnétiser, les magnétiseurs n'étant plus, pour la science dite officielle, que des charlatans vulgaires !!!

Or, partout les scientifiques étudient le phénomène spirite ; ils en reconnaissent la réalité, mais ils vont de l'avant sans affirmer que les phénomènes soient intelligents et dus aux esprits ; le jour où ce fait sera reconnu le *spiritisme* sera devenu le *psychisme*, de par le baptême de la science officielle. Peu importe l'étiquette du reste, si l'éternité de l'âme est affirmée par nos académiciens et elle le sera fatalement.

Or, si une âme incarnée dans le corps d'un *devin*, tel que celui sus-nommés peut obséder ou *lutiner* une autre âme en la suggestionnant,

cette âme désincarnée ou séparée de son corps, par un phénomène nommé la mort, conserve sa même puissance puisqu'elle est immortelle.

En conséquence, elle peut, comme dans le récit de notre jeune ami, M. E. Michel, forcer une femme à rester dans un cimetière et la *lutiner*.

C'est un simple fait d'ordre naturel, qu'un prêtre ou un médecin éclairé et connaissant le spiritisme, eût pu faire cesser en *délutinant* le sujet, en lui ôtant la suggestion opérée par une âme désincarnée.

Le *devin*, qui connaissait le *délutinement*, a donné une leçon à qui de droit.

M. le prince Charles de Wittgenstein, cousin germain de l'empereur de Russie, et son aide de camp général, de concert avec son frère, nous avait envoyé en 1873 le récit d'apparitions de gens sous la forme d'animaux, et l'on nous fit un crime d'oser en parler; or, si nos scientifiques prétendent que, dans certains cas, les âmes désincarnées se forgent un corps et apparaissent avec leur physionomie connue, parlant, se laissant photographier, à plus forte raison, pourront-elles se forger un corps d'animal moins perfectionné que celui de l'organisme humain.

Ce qui se répète dans le Calvados possède un fond de grande vérité; lorsque la science, à l'aide de ces investigations suivies, aura donné sa sanction à la formation d'un corps humain par une entité désincarnée (corps visible tangible et vivant), les feuilles locales de Lisieux, Bayeux, Caen, etc. pourront ouvertement parler des cas d'apparitions.

Si ces apparitions sont vivantes et agissantes, c'est qu'elles ont des organes à cette fin; or ce qui alimente les organes, c'est le sang, et il est simple et naturel, qu'un coup vigoureusement asséné, le fasse jaillir de cet être invisible qui *vit momentanément*, pour une action déterminée.

Qu'est-ce que vivre cinq minutes, une heure, ou cinquante ans? Une question de temps, et qu'est-ce que le temps? Sur chaque planète, qui tourne différemment sur elle-même et autour du Soleil, soit en vingt-quatre heures et en trois cent soixante cinq jours comme sur la Terre, — soit en dix heures sur elle-même et en douze ans autour du Soleil comme sur Jupiter, — le temps est adéquat ou égal à la translation de ces mondes. — L'année de Jupiter, équivalant à douze de nos années terrestres, et sa journée est de neuf heures cinquante-cinq minutes cinquante-cinq secondes; Jupiter est quatorze cents fois plus grosse que la Terre, il est distant du Soleil de sept cent vingt millions de kilomètres. — La Terre n'est qu'à trente-huit millions de lieues, 4 kilomètres du Soleil où : cinquante-deux millions de kilomètres de distance seulement. Son temps, comme celui de Jupiter, de Neptune ou de Sirius, sont exactement semblables, ou connexes entr'eux.

Le temps est donc chose relative; il est en rapport avec les jours et les

années, tous différents, des mondes innombrables qui se meuvent dans l'espace infini. L'Univers grandit à mesure que nos conceptions s'étendent.

P. G. LEYMARIE.

LES VICTIMES PROPITIATOIRES

POURQUOI LES ANCIENS ARROSAIENT-ILS LES AUTELS DE LEURS DIEUX DU SANG DES VICTIMES ?

Il est hors de doute qu'en dépit des anathèmes de la science officielle le spiritisme a fait des progrès en Occident, on peut même dire qu'il a fait des pas de géant. Les tables tournantes, à leur apparition, ont été considérées comme une fantaisie, un amusement frivole et passager. Dans le temps même où les tables tournantes faisaient fureur ce qu'on appelait la potichomanie était également fort à la mode, et leur faisait concurrence. La potichomanie n'a laissé qu'un faible, qu'un très faible souvenir elle est presque oubliée tandis que les tables tournantes sont encore à l'ordre du jour, on fait toujours et avec passion tourner les tables. Mais dans les seules tables tournantes consistait, il y a quarante ans, le spiritisme, aujourd'hui elles n'en sont plus qu'une petite branche ; elles étaient ce qu'on pourrait appeler son berceau. Depuis ce temps le spiritisme a grandi considérablement grandi, encore quelques années, et grâce à ses vertigineux progrès l'Occident n'aura plus rien à envier ni à l'Orient, ni aux temps anciens à l'antiquité. Je viens de dire l'antiquité, l'antiquité savait bien des choses que sait encore l'Orient, de nos jours, mais que nous, modernes ignorons encore.

Ils usaient, pour produire les évocations que dans notre nouvelle langue scientifique nous appellons phénomènes de matérialisation, de certains procédés qui nous sont inconnus et que, à cause de cela nous n'employons pas.

Nous savons par exemple que les prêtres des religions antiques offraient très fréquemment à leurs divinités des sacrifices. On immolait sur les autels des moutons, des taureaux, des génisses, des chèvres, des boucs et jusqu'à des oiseaux, d'inoffensives et intéressantes colombes, par exemple. C'était, disait-on, dans le but d'apaiser un dieu irrité, ou bien pour obtenir quelque grâce, quelque faveur, ou même son assistance et son intervention dans certains cas qu'on arrosait ses autels du sang d'innocentes victimes. On le laissait du moins croire au vulgaire, mais il y avait une autre raison secrète, qu'on se gardait bien de laisser seulement entrevoir aux profanes.

Les ministres des cultes anciens étaient bien plus versés que nous dans les mystères de la science spirite ; quand ils les jugeaient opportun ils produisaient le phénomène de matérialisation, qu'ils appelaient évocation et qui impressionnait vivement ceux qui en étaient témoins.

Pour produire une évocation, ils immolaient une ou plusieurs victimes selon que cela était nécessaire pour obtenir l'effet désiré. Ils savaient que

les esprits sont répandus dans toute la nature, qu'ils exercent une influence plus ou moins sensible sur les éléments, que l'air en est peuplé. Ils savaient également qu'il y a des esprits qui guettent toutes les occasions de se rendre visibles en se faisant un corps dont la durée est plus ou moins éphémère. Ceux qui cherchent à prendre une forme matérielle, à se façonner un corps, s'imaginent ou plutôt se bercent de la folle illusion que ce corps improvisé aura une assez longue durée. Lorsqu'un sacrifice a lieu ils s'emparent des fluides émanés du corps et du sang de la victime immolée, ils les condensent et par suite de cette condensation ils se trouvent en possession d'une forme visible, tangible, qui a quelquefois toutes les apparences d'un corps charnel. Quand on voit tout d'un coup apparaître au-dessus de l'autel sur lequel une victime vient d'être frappée un être de forme humaine, les croyants ne manquent pas de s'écrier que c'est le dieu lui-même qui, par une extraordinaire et toute exceptionnelle faveur, a daigné se montrer visible et le sacrificateur et les prêtresses ne manquent pas par leurs discours de les confirmer dans leur foi.

Il arrive aussi que, à la suite d'une cérémonie funèbre on immole des victimes et l'on voit apparaître, non plus ce qu'on prétend être la divinité, mais le défunt lui-même. Alors toutes les personnes présentes et témoins du prodige, prêtres, parents et amis du défunt, sont unanimes à dire que par une faveur toute spéciale des dieux il a obtenu la permission de se montrer à ceux qui honorent sa mémoire. Les prêtres de l'antiquité faisaient aussi pour les évocations comme de nos jours les Orientaux, usage de parfums qu'ils brûlaient sur les autels. Comme pour les fluides qui se dégageaient du corps des victimes, les esprits désireux de se manifester, s'emparaient de la fumée de ce parfum, la condensaient et s'en formaient un corps. On a accusé dans le moyen-âge les Juifs d'attirer chez eux par des friandises, des enfants en bas âge, pour les égorger et produire des évocations. Si le fait est vrai, et il n'est pas impossible qu'il soit vrai, les immolateurs juifs tenaient ce procédé de la tradition. Ce procédé est atroce, est odieux, ils auraient dû comme les prêtres païens se contenter d'une victime appartenant au règne animal. Il résulte donc de tout ce que je viens d'énoncer que chez les anciens les sacrifices étaient une pratique religieuse qui n'avait pas seulement pour objet d'honorer une divinité quelconque, les ministres des dieux se proposaient aussi d'obtenir des évocations. Ce qui prouve en outre surabondamment que ces ministres étaient profondément versés dans la science spirite que nous qualifions bien à tort de science moderne. La science spirite est vieille comme le monde, l'étiquette était différente, voilà tout.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Condé, par les Montils (Loir-et-Cher).

LE SPIRITISME SCIENTIFIQUE

Tiré du *Journal d'hygiène* du 29 novembre 1894.

« Chef-d'œuvre de Dieu, immatérielle, immortelle, éternellement libre, mais soumise à des épreuves sans lesquelles elle ne saurait se perfectionner, l'âme humaine va successivement aux existences et aux mondes de ses œuvres, jusqu'à ce que, parvenue à l'angélique pureté sa vocation, elle jouisse enfin, divine messagère dans l'infini, de la félicité suprême. »

La Paix religieuse, la Paix sociale, et le Spiritualisme expérimental ou Spiritisme scientifique, tel est le titre d'une étude magistrale que M. E. Teste Lebeau vient de publier dans la *Revue de la France moderne* (1).

Après l'avoir lue, avec le plus vif intérêt, nous avons pensé que nos chers lecteurs nous sauraient gré de la signaler à leurs méditations.

L'épigraphe qui figure à la première page renferme, tout à la fois, un programme précis et une profession de foi réconfortante au milieu des incertitudes et du désarroi de l'heure présente; et, bien que nous soyons encore éloigné de partager toutes les convictions optimistes de l'auteur, nous reconnaissons volontiers que ses arguments ont une valeur réelle, parce qu'ils reposent sur l'histoire et sur l'expérimentation scientifique telle que la comprenait le chancelier Bacon.

La doctrine du spiritualisme expérimental date des temps les plus reculés. « On en trouve trace dans toutes les antiques religions de l'Orient, dans les mystères des Égyptiens, des Grecs, des Latins, dans le druidisme de nos ancêtres les Gaulois, et, ce qui est plus important encore, jusque dans notre propre histoire sacrée (1) !

« De nos jours, le spiritualisme expérimental a accompli une grande révolution morale; en confirmant ce qui était de foi et de raisonnement, c'est-à-dire en prouvant et *matériellement*, et *scientifiquement*, la survivance de l'âme individuelle au corps et, par conséquent, la vie future et par conséquent aussi, en incontestable logique, l'existence de Dieu. »

M. Teste-Lebeau commence par rappeler la pétition adressée, vers 1851, au Sénat de Washington par 14.000 citoyens de la libre Amérique, récla-

(1) Septième année, fascicule de novembre 1894.

(2) « Et Jéhovah fit pour l'homme un corps grossier, tiré des éléments de la terre. Et il mit à ces organes matériels l'âme intelligente et libre, portant déjà en elle le souffle divin, l'esprit qui la suit *dans toutes les vies*. » (Genèse.)

« Les causes des différences des conditions proviennent d'*existences antérieures*, par la raison que la justice du Créateur doit paraître en toutes choses. » (Origène.)

mant un crédit pour instituer des recherches sérieuses à l'effet de démontrer d'une façon péremptoire :

1° Qu'il y a des *phénomènes spirites*, et que ces phénomènes sont intelligents ;

2° Qu'il y a une force psychique, et que cette force est une *intelligence invisible*.

Il fait ensuite l'énumération des savants célèbres qui, en tous pays, n'ont pas craint de consacrer un temps précieux à l'étude persévérante de ces redoutables problèmes.

En Amérique, Mapes et Robert Hare :

En Angleterre Cromwell Warley, Auguste de Morgan, les Pr^s Oxon d'Oxford, Thomas-Henry Huxley, sir John Lubbock, les D^{rs} Georges Sexton et James Gully ; Williams Crookes, — démontrant en 1880 à l'Observatoire de Paris un quatrième état de la matière, la *matière radiante* — (1) Alfred Russel Wallace, le collaborateur de Darwin, et, à la mort de celui-ci, le plus éminent représentant de l'*évolutionisme*.

En France, l'abbé Poussin (*le Spiritisme devant l'histoire et devant l'Eglise*), le P. Gury, les missionnaires Hue et Bonduel, L. Figuier, Coquerel, de Gasparin et tant d'autres.

Ne pouvant, à notre grand regret, reproduire ici, à titre d'exemple, le récit que M. Williams Crookes adressait au *The Times* sur les principales apparitions de Katie King, « sa visiteuse de l'autre monde », nous insérerons *in-extenso* le chapitre *Conclusion*. D^r J.-M. CYRNOs.

« Le spiritisme, comme toutes les choses nouvelles, car, si ce n'est proprement parler une nouveauté, c'est bien du nouveau, subit les appréciations les plus contradictoires, les plus passionnées et les plus dédaigneuses. Les uns le considèrent comme une panacée universelle, et même comme une religion ; les autres en ont un élément de magie, voire même de sorcellerie ; d'autres, au contraire, n'y voient que charlatanisme et prestidigitation.

« On ne passe indifférent que devant ce qui est banal. Pour nous, qui ne le pratiquons pas et qui nous sommes borné à l'étudier dans sa théorie, en approfondissant les principales publications dont il a été l'objet, nous sommes d'autant plus à même de l'apprécier impartialement à sa juste valeur, et nous répéterons, à la fin de cette plaquette, ce que nous avons déclaré dès son début, que le spiritualisme expérimental ou spiritisme

(1) Voir in *Journal d'hygiène* vol. V, p. 61, la description, avec figures, des principales expériences du savant physicien, membre de la Société royale de Londres sur la matière radiante.

scientifique, c'est-à-dire sérieux, celui qui travaille, recherche, contrôle, mesure, pèse, analyse, pour obtenir ensuite une synthèse, que cette science là renferme d'ores et déjà des preuves ou commencements de preuves, qu'il est sage d'utiliser dans l'intérêt de la cause religieuse en décadence, et de la cause sociale si menacée.

« Or, il n'y a pas à dire le contraire, à moins d'un de ces partis pris, dont tout homme vraiment raisonnable doit se garder prudemment, sous peine d'oblitérer lui-même son intelligence, le spiritualisme expérimental, que ceux qui ne le connaissent pas jugent avec une injuste sévérité, rend à la religion un bien grand service en confirmant de la façon la plus indéniable ce qu'elle enseigne comme vérité de foi et de raisonnement, c'est-à-dire en faisant la démonstration matérielle, rationnelle, scientifique, que tout ne meurt pas avec nous; qu'il y a des intelligences d'outre-tombe, le plus souvent invisibles, parfois visibles; que, par conséquent, l'âme humaine survit individuellement au corps périssable, et, autre conséquence d'une importance capitale, que le *matérialisme*, la plus dissolvante, la plus dangereuse des doctrines, est bien décidément la plus grossière des erreurs.

« Il n'y a pas non plus à dire le contraire, le spiritisme scientifique rend un service non moins grand à la société, en expliquant à tant de désespérés qui se révoltent contre elle, que les inégalités humaines ne sont pas son œuvre, mais leur œuvre propre, la résultante de leurs démérites dans une vie ou des vies antérieures; que se révolter contre son sort, c'est donc se révolter contre soi-même, et aggraver soi-même sa destinée dans la vie subséquente inévitable; que l'Éden humanitaire n'est qu'une décevante utopie absolument contraire à la nature des choses humaines; que la terre, où nous devons vivre, est un des globes inférieurs, où le mal existe encore et où nous l'entretenons du reste par nos passions; que le bonheur complet n'y est possible pour personne, et qu'en attendant d'avoir mérité un monde meilleur, chacun ici-bas, tôt ou tard, peu ou prou, là même où les conditions d'existence semblent en apparence enviables, a, ou a eu, ou aura sa part d'épreuves, en chagrins, en misères, en souffrances, en infirmités, selon les motifs de la vie et la loi immuable de l'humanité terrestre.

« C'est une vérité astronomique que la terre est un monde inférieur et parlant, *pénitenciaire*, mais elle ne l'occupe pas moins, entre les mondes meilleurs et les pires, une situation intermédiaire, qui fait d'elle un séjour relativement heureux pour ceux qui s'en sont rendus dignes par leur passé et, s'il y a des déshérités de la fortune, il doit aussi y avoir des riches, la richesse étant d'ailleurs pour ceux qui la possèdent une responsabilité, une épreuve morale, d'après ce principe qu'elle oblige. Le Christ, à qui il faut revenir dès qu'il s'agit de morale, a dit qu'il y aurait toujours des pauvres

parmi nous ; mais il n'a pas dit qu'il devait y avoir des meurt-de-froid et des meurt-de-faim, et il y a ajouté qu'il ne devait pas y avoir de mauvais riches. L'inévitabilité des inégalités *humaines* n'exclut donc pas bien loin de là, l'amélioration, dans les limites du possible, de certaines *inégalités* sociales, par trop criantes, à côté de fortunes, bien rapidement faites parfois et allant de plusieurs millions à plusieurs milliards.

Ainsi, la recherche du bien-être est méritoire, puisqu'elle incite au travail et concourt au progrès qui, comme le travail, est la loi de tous les mondes ; il en est de même de certain luxe, puisqu'il entretient aussi et le travail en occupant tant d'ouvriers, et le progrès en augmentant la civilisation et que, de plus, il est un signe de la grandeur humaine, un indice supérieur que la satisfaction des besoins matériels ne suffit pas, une sorte d'aspiration vers les splendeurs d'en haut ; mais dans notre société chrétienne, sur cette terre que le Christ a arrosé de son sang et de celui de ses martyrs pour y faire germer la charité et la solidarité, il est inadmissible qu'il y ait des meurt-de-froid et des meurt-de-faim, et le surplus de la richesse doit leur procurer ce qui leur est strictement indispensable pour vivre...

Tels sont du moins les avertissements que les bonnes âmes de nos trépassés nous adressent fraternellement de cet au-delà qui est le cimetière spirituel ; d'où cette conclusion finale : le spiririsme *bien compris* n'a-t-il pas du bon ? »

E. TESTE-LEBEAU.

A SULLY PRUDHOMME

Dédicace.

L'AU DELA.

Apôtres du néant, le néant est mensonge ;
Satan nous insuffla ce cri désespéré ;
Négateurs, extirpez ce vieux cancer qui ronge
Votre cœur ulcéré.

La terre a tressailli d'un frisson d'espérance,
La tombe s'est ouverte et la mort a parlé.
Dégagé du limon l'esprit libre s'élance
Vers l'espace étoilé.

Tantôt, aigle superbe, il dévore l'espace
Sans se lasser jamais, il vole et plane en roi,
Jusqu'aux plus hauts séjours plein de fougue et d'audace
Il monte sans effroi.

Tantôt, ramier pensif, il revient à la terre,
 Au joyeux colombier où sa jeunesse aima,
 Frôlant les fleurs d'amour qu'il cueille avec mystère
 Et que son cœur sema.

O siècle qui t'en vas, tu meurs de ne plus croire,
 Une fausse science a mutilé ta foi;
 A saper ce vieux roc, siècle, tu mets ta gloire,
 La matière est ta loi.

Elle commande au monde et règne en souveraine,
 Las de subir son joug et d'être son jouet,
 De son trône usurpé chassons l'infâme reine
 En la cinglant du fouet.

Savons-nous bien, d'ailleurs, ce qu'est cette matière.
 Des atomes serrés, et l'atome qu'est-il?
 On sait qu'il est, c'est tout; mais dans la masse entière
 Brûle un foyer subtil.

Ainsi vous remplissez toujours le monde et l'homme
 Dieu, feu de l'univers, esprit, flamme du corps,
 Etincelle d'amour par qui pense l'atome
 Et qui luit sur les morts.

Cœurs sans foi, revenez aux croyances sublimes
 Dans la nuit du sommeil passe comme un flambeau,
 Cherchez, vous trouverez dans ses replis intimes
 Le secret du tombeau.

Paris, décembre 1894.

JULIEN LARROCH.

Une cérémonie touchante réunissait hier 26 décembre, au four crématoire, les représentantes des divers groupes féministes et les nombreux amis que laisse Mlle Myrtille Rengnet, sœur de Mme Maria Pognon.

Fidèle à ses convictions, elle a voulu être enterrée civilement et incinérée.

Quelques paroles émues ont été prononcées sur son cercueil. Mlle Bonnevial lui a dit adieu au nom de la Ligue du Droit des femmes; Mme Eugénie Potonié-Pierre au revoir, au nom de la Solidarité des femmes. Mme Paule Minck a parlé au nom de la Libre Pensée, Mme Valette, au nom de la Fédération des sociétés féministes; ensuite est venue miss de Broen.

M. Georges Martin a rappelé qu'elle fut l'une des premières initiées à la loge mixte le Droit humain, et M. Edmond Potonié-Pierre a salué, au nom des Amis de la paix, cette propagandiste pacifique fervente.

Mlle Rengnet était une spirite convaincue et, comme sa sœur Mme Pognon, une âme dévouée, capable de tous les sacrifices et de la poursuite suivie d'un idéal pour le bien de la société.

Que nos aînés, dégagés de la matière, accueillent cet esprit ami, avec leur bienveillance ordinaire pour celui qui a rempli fidèlement la mission librement choisie.

Aux familles Rengnet et Pognon, toute notre sympathie bien sentie, très fraternelle.

M. JEAN MACE

Le samedi 15 octobre, à Monthiers (Aisne), une foule émue confiait à la terre la dépouille d'un grand éducateur de la jeunesse française, celle du professeur et écrivain bien connu, Jean Macé, sénateur et officier de la Légion d'honneur.

Ce spiritualiste éminent savait enseigner les plus importantes vérités, avec simplicité et une bonhomie fine et paternelle ; qui n'a lu sa *Bouchée de pain* et ses *Serviteurs de l'estomac*, 2 volumes traduits dans toutes les langues, dont on ne compte plus les éditions en français ? Puis les *Contes du Petit-Château* et tant d'autres publications littéraires, éditées par la maison Hœtzel, de Paris, en collaboration avec Frœlich, ou seul quand il parlait de politique rationnelle.

Ce fut un grand honnête homme et un génial remueur d'idées que ce bon et loyal Jean Macé, ce rude travailleur, qui dirigeait toujours son pensionnat de demoiselles, au Petit-Château, à Monthiers.

Des amis véritables ceux-là, émus, suivaient le corps de ce père de la Ligue française de l'enseignement et du Cercle parisien de la ligue ; hommes politiques, sénateurs, députés, professeurs, élèves reconnaissants, tous amis fidèles et recueillis, après de belles et bonnes paroles rendaient hommage à ce corps âgé de 80 ans, tombé en pleines luttes, qui n'avait plus le ressort nécessaire pour servir aux manifestations ; ils honoraient l'esprit énergique de ce vaillant patriote Jean Macé.

Esprit bienveillant tu nous reviendras sous une autre forme humaine, pour coopérer résolument à la rénovation de ta patrie bien-aimée, car, pour elle, tu as su tracer le sillon où les générations nouvelles vont semer ; tu renaîtras pour la plantureuse récolte.

BIBLIOGRAPHIE

La 3^e série du DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE illustré, publié par Flammarion, termine l'article *Cimetière*. Vient ensuite le mot *Circonstance*, avec un aperçu des cas, qui en législation modifient les peines encourues par suite des circonstances atténuantes ou aggravantes. La *Circulation* fait l'objet d'une étude très développée. La circulation du sang chez l'homme, chez les mammifères, chez les oiseaux, chez les mollusques, les crustacés ; la circulation métallique des monnaies et des métaux précieux, la circulation du papier-monnaie, des billets de banque : autant d'articles qui se recommandent à l'attention. Terminons en indiquant d'autres monographies intéressantes, notamment celles des mots *Cirque*, *Citation*, un des termes les plus employés en procédure. *Civet*, *Cité*, les cités antiques, les cités ouvrières de nos jours ; *Citoyen*, les droits et les qualités du citoyen : la dégradation, la réhabilitation ; la *Clavelée*, maladie qui attaque surtout la race ovine, avec les mesures à prendre pour entraver la propagation, etc.

Prix de chaque série : 50 centimes.

Envoi franco contre timbres-poste.

ESSAI DE SPIRITISME SCIENTIFIQUE, PAR D. METZGER

La *Revue* de décembre 1894 a parlé de ce très intéressant volume, plein d'aperçus nouveaux, en onze conférences modèles, qui donnent à méditer.

Tous nos lecteurs voudront avoir cette œuvre dans leur bibliothèque, pour la prendre aux heures où l'esprit a besoin d'une nourriture substantielle, qui l'instruise et l'élève au-dessus des choses usuelles de la vie courante, toute faite d'épreuves.

Nous avons suivi ces 456 pages avec le plus vif intérêt.

2 fr. 50, à la librairie, 1, rue Chabanaïs; M. Metzger a voulu que ce prix soit à la portée des plus humbles parmi nous.

HISTOIRE ET PHILOSOPHIE DU MAGNÉTISME

M. Rouxel nous fait remettre le deuxième volume de cette histoire, 324 pages, cartonné, avec nombreuses figures dans le texte, 3 fr.

Le 1^{er} et le 2^e volume, contiennent 12 leçons pratiques c'est une histoire très bien faite du magnétisme, depuis Mesmer à Du Potet et Cahagnet; Charcot et son école y sont nettement déterminés (1).

(1) Nous le constatons avec peine, M. Rouxel n'est pas lu malgré sa supériorité; ce fait l'aurait-il aigri?

Cet insuccès immérité selon nous, ne serait-il pas dû à son tempérament de batailleur sempiternel et de critique quand même?

Dans son *Histoire et philosophie du magnétisme*, il veut démolir Mesmer en le barbouillant de *charlatanisme* et d'*avarice*, en niant sa *compétence*; or les magnétiseurs et les occultistes honorent Mesmer, ce qui est juste, et M. Rouxel diminue son intéressant volume et lui-même.

Pour avoir raison sur toute la ligne, il donne à MM. Charcot, Ch. Richet, Luys, Ochorowicz, Pierre Janet, de Rochas, etc., le synonyme de *roublards* et autres; les invectiver, c'est s'aliéner tous ceux qui s'intéressent aux travaux de ces hommes éminents et studieux, qui chaque jour se rapprochent davantage du magnétisme et du spiritisme.

Le censeur Rouxel se dit spirite et il encense Pierrard, un littérateur de talent qui ne fut point lu, comme lui, et qui, de même, n'avait pas assez de paroles acerbes et amères, contre celui dont les œuvres avaient des centaines d'éditions dans toutes les langues.

Ce fut le lot d'Allan Kardec, qui aimé par les lecteurs, méprisa souverainement les allégations absurdes de Pierrard et tutti quanti. Or M. Rouxel encense, dis-je, ce pauvre Pierrard qui mourut alcoolique et pour lui, ce fut un grand *généralisateur*!!

Quant à Allan Kardec c'est un ignorant; le *gros public*, la *plèbe de la pensée à tête vide*, qui aime le *système tout fait* lit cet ignare; ses successeurs et ses adeptes sont des INTRIGANTS qui exploitent cette religion de charbonnier! Et ce tolérant Rouxel voudrait être lu par les spirites? Malheureusement il doit se lire lui-même; ses impairs lui rapportent peu.

Toutes ces exagérations éloignent le chercheur véritable qui veut le savoir uni au calme, à la simplicité, à la véritable tolérance qui se reflète par l'esprit de justice. Les Pierrard et les Rouxel ne peuvent qu'être des incompris!

Puisque le terme, *état d'âme*, est consacré cher M. Rouxel, il faut vous en forger un autre plus rationnel; et cela vous le pouvez, car vous avez à votre service le travail, le savoir et la volonté.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 32, rue Madame. — Téléphone.